

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



VOL. V.—No. 44.

MONTREAL, JEUDI, 29 OCTOBRE 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PRIX DU NUMERO, 7 CENTIMS.

Les œuvres complètes de M. Faucher de St. Maurice

M. Faucher de St. Maurice, dont le nom est depuis longtemps inscrit dans nos annales littéraires, vient de réunir et de publier en quatre volumes, chez Duvernay Frères et Dansereau, ses œuvres, jusqu'alors éparées dans les colonnes des journaux et des revues.

Cette publication met le lecteur plus à même d'apprécier le mérite de l'écrivain, en donnant une meilleure vue d'ensemble sur son œuvre. Quoi qu'en dise M. Faucher dans sa trop grande modestie, il n'est pas de ceux qui ont besoin d'indulgence, et si je crois deviner ses goûts à ce sujet, il préfère une critique sérieuse et impartiale à des louanges exagérées et prodiguées sans discernement.

M. Faucher est avant tout un écrivain consciencieux, qui n'épargne ni les recherches ni le travail pour rendre son œuvre intéressante et utile. Dans notre siècle, et dans notre pays, il lui faut tenir compte de s'être voué au culte des lettres, et d'entretenir chez lui le feu sacré de l'art. J'ai à peine besoin de mentionner que ses principes sont conformes à la plus stricte morale, que ses goûts et ses aspirations sont d'un caractère élevé, qu'il pense et parle comme il sied à un chrétien et à un gentilhomme.

Le *Voyage de Québec à Mexico* est la partie la plus importante et en même temps la mieux réussie de ses œuvres.

Rien n'est plus dans son genre que ce journal de touriste, entremêlant les incidents, les observations et les impressions, et que cette causerie familière avec le lecteur, devenu compagnon de route.

Je me dis qu'il doit être fort agréable de voyager avec M. Faucher. Grâce à lui, on oublie les ennuis, les désagréments et les dangers de la traversée. On affronte gaiement le vomito, et les bandits de Juarez, et vient un tremblement de terre, c'est à peine s'il aura l'effet d'interrompre notre rêverie philosophique sur les destinées et la grandeur déchue des anciens Astèques.

Mais ce que j'estime encore plus que cette verve spirituelle chez notre auteur, c'est son amour de l'érudition et de la science, qui lui fait entasser les notes et les documents, et procure au lecteur plus d'une page savante sur la géographie ou l'histoire du Mexique et sur les mœurs de ses habitants. Et dans la narration de cette campagne du Mexique, quel contraste étrange présentent ces descriptions riantes d'un paysage enchanté et qui fait rêver à l'Eden, à côté des scènes terribles que nous offrent les champs de batailles, des villes saccagées, les exécutions et les massacres. Mais M. Faucher ne s'est pas contenté de faire des tableaux et des descriptions de batailles, il a fait de l'histoire, et dans ce but il a joint à la relation de son voyage un travail intéressant et instructif sur la guerre au Mexique.

Comme toutes les natures sensibles et impressionnables, M. Faucher passe facilement et subitement du rire aux larmes. Dans le livre de *Québec à Mexico*, malgré les tableaux de deuil et de sang que nous présente la dernière partie, c'est cependant la veine joyeuse qui domine généralement. L'humeur insouciance, les saillies piquantes et originales marquent d'un cachet naturel ces souvenirs de la vie militaire.

Dans les contes et récits, réunis sous le titre *A la bruyante*, il règne au contraire une teinte générale de tris-

tesse et de mélancolie. Je trouve même que la situation se fait parfois sombre à l'excès. Ainsi, dans *Les Blessures de la Vie*, nous sommes en présence d'un infortuné qui, malgré ses efforts constants et opiniâtres, semble irrévocablement voué à la misère, et fait mentir le proverbe *labor omnia vincit improbus*. Ce spectacle, présenté comme une *histoire de tous les jours*, pourrait décourager une foule de nos jeunes gens qui ont à faire leur débuts dans des conditions aussi défavorables que le héros des *Blessures de la Vie*.

Une *histoire de tous les jours*. Peut-être ce titre aura-t-il été mieux placé en tête de l'histoire du Père Michel, si vite oublié par l'inconstante Marguerite, qui, en vraie fille de notre siècle, n'a garde de manquer un bon parti, en attendant trop longtemps son fiancé absent.

Une sensibilité délicate et touchante distingue la plupart de ces récits. Mais je dois faire à l'auteur le grand reproche de n'avoir pas tenu compte de la couleur locale. Ces légendes n'ont pas le véritable caractère Canadien. Le Père Chassou, le Père Michel, voir même Jérôme Tanguay, Jean Bart et Bidou, ont des idées recherchées et un langage figuré qu'on ne trouve pas en général chez nos campagnards. C'est encore l'auteur qui parle par la bouche de ses personnages, et la conséquence en est que ces derniers ne parlent que trop bien.

Des études et des conférences littéraires composent le 4ème volume des œuvres de M. Faucher. Dans la lère de ces conférences il a défini la grande et noble mission de l'homme de lettres. J'y remarque entre autres les passages où il flétrit en termes énergiques les tendances immorales et subversives de la littérature contemporaine, et les effets désastreux produits par la lecture des mauvais romans.

M. Faucher aime sa patrie et se passionne pour ses gloires et ses illustrations. Ces nobles sentiments apparaissent dans l'appel chaleureux qu'il fait à la jeunesse Canadienne pour l'encourager à écrire *les pages oubliées de notre histoire*, et dans le chapitre qu'il consacre au souvenir de M. l'Abbé Laverdière, le savant modeste et dévoué auquel nous devons la réédition des œuvres de Champlain.

Disons encore que les appréciations de M. Faucher témoignent en général d'un sens droit et d'un goût pur et éclairé. Toujours prêt à admirer avec enthousiasme le beau, le bon et le vrai, il sait aussi signaler les erreurs et les fautes sans passion et sans amertume. On pourrait même trouver parfois qu'il y a trop d'admiration et pas assez de critique dans ses études. Ainsi, le jugement qu'il porte sur M. Marmette pourrait être plus sévère sans laisser d'être juste. Je serais aussi disposé à que rer un peu M. Faucher sur le rôle trop important qu'il me ferait attribuer au roman historique dans notre littérature.

Le style de M. Faucher est en général vif, brillant, parfois plein de force et d'énergie. Mais ces qualités sont trop souvent portées à l'excès, et deviennent ainsi des défauts. Comme plusieurs auteurs contemporains, il abuse de l'adjectif, et recherche trop les périodes sonores, et les phrases à effet. Une telle surabondance d'ornements finit par fatiguer le lecteur qui n'y voit plus que du maniéré et de l'affectation. Ce défaut se fait sentir particulièrement dans les contes et récits.

Quoiqu'il n'écrive pas en vers, M. Faucher est poète, et, on le sait, les poètes ont la permission d'oser beaucoup. Cependant notre auteur va encore au-delà de la permission. Plusieurs de ses métaphores sont véritablement trop audacieuses, et, examinées de près, seraient trouvées manquer de justesse.

Avec plus de simplicité, on voudrait encore quelquefois trouver plus de clarté et de concision. Ces inévitables épithètes, ces phrases incidentes multipliées produisent naturellement de la confusion; tandis qu'en d'autres endroits la pensée de l'écrivain se présente sous une forme poétique, il est vrai, mais trop vague pour que le lecteur puisse aisément en pénétrer le sens.

Dans cette censure j'espère qu'on saura trouver, non l'intention d'abaisser le mérite réel d'un bon écrivain, mais plutôt le désir de le voir parfait. J'espère aussi, après cela, ne pas paraître faire de réclame en mentionnant que M. Faucher doit publier prochainement, sous le titre *De Tribord à Babord*, les souvenirs d'une croisière dans le Golfe St. Laurent. Ce livre ne saurait rencontrer qu'un accueil favorable de tous ceux qui ont lu de *Québec à Mexico*. Il promet d'être d'autant plus intéressant qu'il y sera question du Canada, c'est-à-dire d'un sujet qui tient au cœur de M. Faucher et dont il fait bon l'entendre parler.

Le luxe typographique avec lequel les œuvres de M. Faucher de St. Maurice ont été imprimées a déjà rencontré force louanges. Les éditeurs, MM. Duvernay Frères et Dansereau ont fait honneur à l'auteur, et se sont fait honneur à eux-mêmes.

JOSEPH DESROSNIERS.

A cette appréciation de M. Desrosiers nous joindrons des extraits d'une lettre adressée à l'auteur par un des écrivains les plus estimés de notre pays. Cette lettre nous ayant été communiquée, nous prenons sur nous de la publier en partie:

«Je ne te répéterai pas combien j'approuve ton idée de rappeler les légendes si nombreuses et si belles de notre pays. Tout ce qui se rattache de près ou de loin aux premières époques de notre histoire, je le crois digne de respect, d'intérêt et d'étude, et la légende, c'est l'histoire racontée au coin du feu, à la clarté de la cheminée qui flamboie, en dessinant sur les murs les ombres fantastiques du passé. La légende, c'est l'histoire écrite par l'imagination, et franchement, je crois que même pour l'exactitude, elle vaut bien celle qu'on prétend trouver dans les bouquins. C'est l'histoire un peu merveilleusement habillée, mais le merveilleux n'existe-t-il pas partout? C'est l'histoire en détails, mais tout n'est-il pas détail dans le monde? Un empire est perdu parce que le général a mal déjeuné le matin d'une grande bataille; un continent change son allégeance parce qu'une maîtresse frileuse ne veut plus entendre parler des arpentés de neige; si Nelson avait pu se faire agréer de la jolie québécoise qui avait captivé son cœur, il aurait probablement vécu en bon bourgeois de la ville de Champlain, et personne n'ayant été averti que "l'Angleterre espérait que tout le monde ferait son devoir," Trafalgar aurait pu prendre une autre tournure; l'histoire l'Angleterre serait bien changée si Cromwell avait eu permission de passer en Amérique, comme il le désirait. Pourquoi s'étonner si Montgomery a été tué et si le Canada est

resté à l'Angleterre à cause de l'exécution du père de Madeleine Bouvost !

« Avec l'orgueilleuse vantardise qui nous distingue, nous sommes portés à tout grandir autour de nous. Nous faisons profession de ne porter d'intérêt qu'aux événements, aux noms et aux causes qui surnagent dans l'histoire. Nous nous refusons à croire qu'il n'y a pas de petites causes, qu'il n'y a que bien peu de grands hommes et que les destinées providentielles ne sont pas toujours dorées sur tranche. . . .

« Puisque j'ai si longtemps gardé un silence compromettant pour les droits d'une amitié pourtant du meilleur crû, je me crois obligé de te parler un peu longuement de ton livre. Ici, je représente le lecteur impartial quoique bévénole.

« Il y a en toi deux êtres bien différents. A tes heures, tu es le rire à l'état de mouvement perpétuel, la gaieté en chair et en os, un Figaro égaré sur les bords du St. Laurent riant constamment des hommes et des choses pour ne pas être obligé d'en pleurer.

« Il y a beaucoup de cela dans ton voyage de Québec à Mexico.

« Mais quand tu frappes la veine triste, il faut avouer que tu ne t'arrêtes pas à moitié chemin. Je me rappelle cette collection de titre qu'un ami avait trouvée pour une série de tes écrits : Les Larmes du Christ ; les Mémoires d'un saule pleureur ; les habitués du cimetière ; les ombres sombres de la tombe ; les blessures de la vie. Et une dizaine d'autres tout aussi alléchants. Je crois qu'il forçait un peu la note, mais il n'avait pas absolument tort. Il y a de cela dans tes légendes. En général tes personnages ne sont pas gais. Les larmes y coulent à pleins bords. Au lieu de finir par se marier et par avoir beaucoup d'enfants, comme les héros de Perreault, tes personnages finissent généralement inconsolés. Le père Michel, après avoir occis je ne sais combien de yankees, trouve un remplaçant au moulin de l'inconstante Marguerite avant d'en avoir trouvé un pour l'armée ; le pauvre Jules, cette triste victime de la science, meurt par l'intelligence, ce qui est encore plus triste que la mort du corps, — le pauvre Jean va s'éteindre dans un hôpital de New-York, victime, ainsi que sa femme, des séduisants mirages de l'émigration ; et le petit Charles, qui ne dépasse pas l'enfance ; et l'al qui meurt lui aussi, à la fleur de l'âge après avoir épuisé la coupe de toutes les amertumes.

« Tout se termine par la croix du cimetière. . . .

« Je te félicite surtout d'avoir conservé la couleur locale sans te mettre en révolte avec le dictionnaire. Quand on peint les mœurs ou le langage d'une classe ou d'un peuple, je ne comprends pas qu'on soit obligé de renier sa grammaire et de n'adorer que le barbarisme. Notre langue est très-belle, Dieu merci, et nos compatriotes la parlent avec une pureté dont nous avons droit d'être fiers.

« Les deux légendes qui m'ont particulièrement intéressé ont pour titre l'Amiral du Brouillard et Madeleine Bouvost, peut-être parce qu'on y trouve des noms connus et parce qu'elles se rapportent à des événements marquants de notre histoire.

« Cette idée de dramatiser l'histoire, si largement exploitée par Alexandre Dumas et Walter Scott, a été l'objet de beaucoup de discussions, et sans vouloir rien insinuer de désagréable à ton sujet, on peut dire qu'elle a beaucoup d'inconvénients. Aux yeux des lecteurs peu familiarisés avec les faits, l'imagination se substitue aux recherches scientifiques, et l'invention prend la place de la vérité. Les auteurs qui ont exploité cette veine ont généralement fait très-large la part de leurs préjugés et de leurs préventions. Heureusement qu'on ne peut pas t'accuser de pareils écarts, ce qui donne un nouvel intérêt au récit de l'expédition de l'infortuné Walker. Tu as eu surtout le bon esprit de ne pas trop t'éloigner de la vérité. . . .

« En général le style est vif, très-enlevé même. On lit tout cela d'une course. Quelques mots et quelques phrases sont absolument marqués au bon coin. Tu as su, à force d'idées neuves, d'observations judicieuses, de style attrayant, donner de l'intérêt à une foule de détails qui, racontés dans un style commun, ne seraient que des riens ennuyeux. Tu fais l'effet d'avoir écrit ces pages à tes heures de parfait loisir, lorsque, sans hâte d'arriver au but, tu pouvais te permettre d'observer longuement tous les paysages, d'étudier tous les agréments de la route, de cueillir les fleurs que l'imagination semait en si belle abondance sous tes pas. Tu as évidemment travaillé *con amore*. . . .

« Je te félicite encore plus de ton esprit de travail que de ses résultats. Celui qui, dans ces temps de troubles et de combats si rarement à armes courtoises, concentre son intérêt sur le passé, éprouve du contentement à redire les vieilles histoires de notre peuple, peut se soustraire à toutes ces luttes d'où le courage sort toujours affaibli et souvent la conscience moins timorée, celui-là, dis-je, a

trouvé la plus grande somme de bonheur que puisse lui offrir notre pays. La renommée littéraire est encore une des plus belles qui puissent tenter l'ambition. Mais pour tout cela, il faut avoir le feu sacré, l'enthousiasme. Il faut écrire pour le plaisir d'écrire, faire de l'art pour l'art. Notre public est encore trop restreint pour offrir un encouragement capable de faire contre-poids à la paresse intellectuelle de notre temps. Et encore ce public est-il divisé en coteries qui, voyant de la politique partout, croiraient manquer au plus saint des devoirs en ne faisant pas collection de vos erreurs typographiques pour vous les jeter un jour à la face, entre une théorie sur les fonds d'amortissement et une dénonciation furibonde du chemin du Pacifique.»

Quelques réflexions sur l'instruction et sur les instituteurs laïques en Canada

Lecture faite par M. A. D. LaCroix devant l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'École Normale Jacques-Cartier, à la conférence du 28 août dernier.

MESSIEURS,

En parcourant le compte-rendu d'une conférence de l'École Normale McGill, et en apercevant dans la liste des assistants les noms des personnages les plus distingués du pays, je ne pus m'empêcher de faire un pénible rapprochement entre ces brillantes réunions et nos humbles conférences.

Je cherchai, par une conséquence naturelle, la raison de cette différence remarquable, et je crus l'attribuer d'abord un peu à l'apathie naturelle des Canadiens-Français pour l'éducation, mais surtout au dénigrement systématique de l'enseignement laïque par la plupart de nos journaux.

Le journal est une puissance qui forme en partie l'opinion publique, et qui la dirige. On est toujours prêt à accepter les idées d'un journal, dans lequel on a confiance, sur les personnes et les choses que l'on ne connaît pas. Or, je vous le demande, Messieurs, quelle idée n'a-t-on pas dû se former de nous, d'après les rapports de ces journaux ? Les uns ont avancé que les instituteurs laïques ne pouvaient pas avoir les aptitudes nécessaires pour l'enseignement ; d'autres ont affirmé que l'enseignement donné par les laïques était un danger pour la société ; d'autres disaient que l'enseignement laïque était une menace et un défi portés au vénérable institut des Frères de la Doctrine Chrétienne ; d'autres, enfin, voyaient déjà s'introduire au milieu de nos populations si franchement catholiques les doctrines perverses qui ont été la ruine du peuple français.

Un journal donnait-il le compte-rendu d'une séance chez les instituteurs religieux, vous étiez heureux, comme catholiques, des félicitations qu'on leur adressait. Connaissant les peines et les déboires de l'enseignement, vous vous disiez intérieurement qu'on ne pourrait jamais avoir assez de reconnaissance pour ces religieux, dont le dévouement sublime et l'héroïque abnégation sont au-dessus de toute louange ; mais, un instant après, vous ne pouviez vous empêcher d'être péniblement affectés en voyant que tout cela n'était qu'une manœuvre, assez malhabile, pour déverser l'injure sur les instituteurs laïques.

Il se peut bien que quelques-uns de ces articles aient été écrits par des habileurs politiques, qui, se sentant dépourvus des talents nécessaires pour atteindre à des hauteurs pour eux inaccessibles, veulent se servir du clergé comme d'un marche-pied pour arriver à leurs fins ambitieuses ; mais comme d'autres émanent de personnes bien intentionnées et d'autorités respectables, j'ai cru qu'il serait opportun, tant pour notre propre satisfaction que pour l'information de nos détracteurs qui semblent bien peu nous connaître, d'examiner soigneusement la nature et le poids de ces accusations, afin de les déromper s'ils sont de bonne foi.

Nous allons donc examiner ensemble les questions suivantes :

1. Qu'est-ce que l'instruction laïque ?
2. Les laïques ont-ils les aptitudes nécessaires pour l'enseignement ?
3. Les laïques ont-ils le droit d'enseigner, et à quelles conditions ?
4. Ces conditions sont-elles remplies par les laïques du Canada ?

I

Qu'est-ce que l'instruction laïque ?

Ici, Messieurs, je laisserai parler une voix plus autorisée que la mienne, c'est celle de M. l'abbé Verniolles :

« De l'instruction laïque : — divers sens de ces deux mots.

« Avant tout, distinguons bien les choses, et précisons sévèrement l'état de la question. Les ennemis de l'Église procèdent toujours par des équivoques et par des formules ambiguës. Quand vous les pressez d'un peu près, vous voyez de suite qu'ils mènent leur public avec des mots, mais avec des mots qui peuvent s'entendre en deux ou

trois sens différents. C'est là leur tactique invariable. Par ce moyen, de bons catholiques se laissent prendre à certaines expressions qui ont le mérite de satisfaire également les matérialistes et les athées.

« Qu'est-ce donc que l'instruction laïque ? Est-ce une instruction donnée par des maîtres ou instituteurs laïques ? S'il en était ainsi nous comprendrions sans peine. En ouvrant le dictionnaire, nous lisons qu'un laïque est celui qui n'est ni clerc ni religieux. Dans ce cas, demander que l'instruction soit laïque, c'est demander qu'elle soit interdite aux prêtres et aux congrégations religieuses. Notons en passant que cette exclusion serait une injustice, une tyrannie, et, pardessus le compte, une révoltante ingratitude envers l'Église.

« Mais quand on examine de près le sens de ces mots : *instruction laïque*, on s'aperçoit bientôt que la formule est équivoque et incorrecte, et que dans la bouche de ceux qui l'emploient elle n'a pas le sens dont nous parlons. Le mot *laïque* s'applique au caractère de la doctrine enseignée. Pour qu'une instruction soit laïque, il faut qu'elle soit donnée en dehors du dogme catholique, et qu'elle soit indépendante de l'autorité du Pape et des pasteurs de l'Église.»

Par ce qui précède, Messieurs, il est facile de se convaincre qu'il y a une bien grande distinction à faire entre l'*enseignement laïque*, qui est une chose condamnable, et l'*enseignement par les laïques*, qui peut être en même temps un enseignement religieux.

II

Les laïques ont-ils les aptitudes nécessaires pour l'enseignement ?

Ceux qui refusent aux laïques les aptitudes requises pour l'enseignement ne connaissent certainement pas les premiers éléments de l'histoire et de la pédagogie ; car sans compter les savants illustres de l'antiquité qui se sont occupés d'enseignement, comment est-il possible d'ignorer les noms des Pestalozzi, des Braun et de tant d'autres éducateurs modernes qui ont étonné le monde par l'excellence de leur méthode, et par les merveilleux succès qu'ils ont obtenus.

Aussi, chaque fois que nos adversaires ont voulu prouver que les laïques n'étaient pas aptes à enseigner, ils se sont bien gardés de mentionner ces noms distingués, qu'ils auraient pu faire suivre d'une multitude d'autres. Ils se sont contentés de faire connaître les résultats différents obtenus par les religieux et les laïques de France ; et naturellement ces derniers se trouvaient dans une condition d'infériorité qui ne surprendra personne ; car, qui ne connaît la faiblesse des études qui se font dans ces écoles sans morale, sans religion et sans Dieu ? Les instituteurs qui les dirigent niant tout principe d'autorité et enseignant les doctrines les plus subversives, il n'est pas étonnant qu'il s'y trouve des éléments de discorde et un esprit d'insubordination, qui rendent les succès à peu près nuls. Je ne vois donc pas pourquoi ceux qui auraient à cœur de nous rendre justice nous feraient l'injure de les prendre pour terme de comparaison.

Mais laissons de côté la France, et jetons les yeux sur les pays qui l'avoisinent. Tout de suite, nous en apercevons plusieurs qui n'ont pour ainsi dire que des instituteurs laïques, et qui, cependant, occupent le premier rang dans l'instruction primaire. Pour ne citer que la Prusse, Mgr. Dupanloup n'hésite pas à attribuer le succès de ses armes dans la guerre Franco-Prussienne à ses écoles primaires, qui sont toutes chrétiennes, mais en même temps presque exclusivement dirigées par des maîtres laïques. Voici ce qu'il en dit :

« Ce que je sais et ce que je vais dire sur l'instruction primaire en Allemagne, je l'ai pris aux Prussiens pendant la guerre. Vaincu, j'ai tâché de surprendre entre les mains du vainqueur les causes de sa supériorité et les moyens de le vaincre à notre tour, non pas tant par ces revanches sanglantes qui répandent plus de deuil que de gloire sur la terre, mais par le retour libre et spontané de la France dans les voies de la grandeur morale, du progrès intellectuel et de la civilisation chrétienne.»

Si donc, plusieurs peuples n'ayant que des instituteurs laïques occupent un rang distingué dans l'instruction primaire ; si la France a été vaincue par les écoles primaires de la Prusse, qui sont entre les mains des laïques, il n'est donc pas vrai de dire que les instituteurs laïques n'ont pas les aptitudes nécessaires pour l'enseignement.

D'ailleurs, nos adversaires eux-mêmes en conviennent indirectement. L'un d'eux ne disait-il pas que les écoles commerciales des Frères étaient les seules qui pussent rivaliser avantageusement avec les institutions anglaises de la même espèce ? Le terme *rivaliser* dont il se sert indique clairement que, dans son idée, la palme reste encore aux institutions anglaises, qui ont toutes entre les mains des laïques. On se demande tout naturellement, le journal ayant oublié de le dire, pourquoi ces laïques seraient plus capables que les autres ? Serait-ce parce qu'ils sont anglais ? ou bien serait-ce parce qu'ils sont protestants ?

III

Les laïques ont-ils le droit d'enseigner, et à quelles conditions ?

En réponse à cette question Messieurs, je continuerai la citation de M. l'abbé Verniolles :

“Or, en quel sens combattons-nous l'instruction laïque ? Aurions-nous la prétention d'interdire l'enseignement aux maîtres laïques ? Mais ce serait exorbitant et ridicule. En plusieurs endroits de cet écrit, nous avons établi sur ce point la doctrine de l'Eglise.

“Quand les laïques sont vraiment chrétiens par la conviction et la foi, par la pratique surtout et par l'esprit qui inspire toutes leurs paroles, ils sont très-capables de bien élever les enfants. Dans ce cas, leur enseignement est humblement soumis à l'autorité de l'Eglise ; ils acceptent la surveillance et le contrôle du pasteur et du prêtre ; par leurs actes de chaque jour, ils préparent la voie au ministre sacré ; ils secondent son autorité et son influence auprès des enfants, et leur font comprendre la nécessité de la prière et des sacrements. Est-ce précisément de pareils laïques que veulent auprès des enfants ceux qui demandent avec tant de passion que l'éducation soit laïque ? Bien loin de là. Le maître que nous venons de peindre serait à leurs yeux plus qu'un clercal ; ce serait une sorte de capucin ou de fanatique. Arrière de tels laïques, s'il vous plaît : place aux hommes de progrès, aux hommes vraiment *tolérants* pour tous les cultes, les opinions.”

Voici maintenant une autre autorité qui n'est pas suspecte, c'est celle de Mgr. Guibert, archevêque de Paris.

Dans son mandement sur l'éducation (Carême de 1874) il dit :

“A l'éducation religieuse, on veut substituer ce qu'on appelle l'éducation laïque.

“Voyons quel est le véritable sens de ce nouveau genre d'enseignement ; dissipons l'équivoque, démasquons le dessein caché sous des termes en apparence inoffensifs.

“Veut-on dire que les laïques doivent être admis à partager ce noble labeur qui consiste à élever la jeunesse ? Mais qui le conteste ? qui s'y oppose ? qui a songé à interdire aux séculiers la carrière de l'enseignement ? Il s'agirait mal aux hommes que nous avons en vue, de manifester une telle crainte et de parler comme s'il s'agissait pour eux d'une conquête à faire. Si quelqu'un a dû reconquérir le droit de se dévouer à l'éducation, c'est l'Eglise, longtemps exclue par le monopole officiel. Or, l'Eglise ne médite aucune revanche ; elle ne prétend nullement concentrer en ses mains l'exercice du droit qu'on lui avait injustement dénié. Que les laïques enseignent donc la jeunesse, mais qu'en même temps ils la forment à la vertu ; que l'éducation qu'ils donnent repose sur les vrais principes de la religion et de la morale ; c'est tout ce que nous leur demandons, et ce que leur demandent les familles chrétiennes. Quel que soit l'habit dont les instituteurs sont revêtus, ils ont les mêmes devoirs à remplir envers les enfants qu'ils élèvent ; ils doivent compte à Dieu, à la famille, à la société de l'accomplissement de ses devoirs.”

Ainsi nous voyons qu'aux termes mêmes de Mgr. Guibert, on ne doit pas interdire aux séculiers la carrière de l'enseignement ; que les laïques doivent être admis à partager ce noble labeur qui consiste à élever la jeunesse. Mais comme ces fonctions ne peuvent s'exercer qu'à de certaines conditions, avant de tirer une conclusion définitive, il nous reste à examiner une dernière question.

IV

Ces conditions sont-elles remplies par les laïques du Canada ?

Dans toutes les écoles du Canada, les exercices de la journée commencent et finissent par une prière ; les élèves sont tenus de s'approcher des sacrements tous les mois ; les maîtres eux-mêmes donnent presque toujours l'exemple ; donc les laïques font comprendre aux enfants la nécessité de la prière et des sacrements.

Devant enseigner tous les jours le catéchisme, l'expliquer aux élèves, leur faire comprendre toutes les sublimes beautés de la religion, les laïques ont recours pour cela à des livres qui sont le plus souvent fournis par le curé lui-même : donc, leur enseignement est humblement soumis à l'autorité de l'Eglise.

Tous les livres que les laïques ont en mains pour l'enseignement, ont été préalablement examinés et approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique, qui se compose d'évêques, de prêtres et de tout ce qu'il y a de plus catholique dans le pays : donc, l'éducation qu'ils donnent repose sur les vrais principes de la religion et de la morale.

Les commissaires qui ont la surveillance et le contrôle de l'école et de tout ce qui s'y rattache, ont toujours pour président le curé lui-même, et dans quelques institutions plus considérables, un prêtre est spécialement chargé de la direction générale : donc, les laïques acceptent la surveillance et le contrôle du pasteur et du prêtre.

Toutes nos populations rurales, si vertueuses, si chrétiennes, si catholiques, si franchement religieuses, sont

formées presque exclusivement par les instituteurs laïques ; et tous les ans, on voit des élèves quitter les écoles laïques pour commencer les études préparatoires au saint ministère ; donc, les laïques savent former la jeunesse à la vertu.

Pour ce qui est de la dernière condition : que les laïques soient vraiment chrétiens par la conviction et la foi, je me permettrai de référer ceux qui seraient encore tentés d'avoir des doutes à notre égard, à l'adresse que les laïques ont envoyée au Saint Père, et qui renferme l'expression de nos sentiments les plus sincères, de nos convictions les plus intimes et de notre inébranlable attachement à la loi de nos pères et au siège de Pierre. Si, après cela, ils ne sont pas convaincus que cette dernière condition est bien remplie, ils sont certainement plus exigeants que le saint Vieillard du Vatican, qui s'est montré satisfait des sentiments de filiale affection de ses plus humbles enfants, qui a accepté leurs souhaits avec bonheur, et qui a daigné encourager, par ses plus abondantes bénédictions, les généreux efforts qu'ils font pour se diriger, eux et leurs élèves, dans la voie du bien.

En terminant, Messieurs, je désire déclarer que je suis animé des meilleurs sentiments envers les Frères de la Doctrine Chrétienne. On m'a même quelquefois reproché de porter mes sympathies trop loin de ce côté. Personne plus que moi ne sait reconnaître tout le bien qu'ils opèrent dans la société par leur dévouement et l'excellence de leur enseignement. En même temps, je crois avoir suffisamment prouvé que les laïques, ayant les aptitudes nécessaires et offrant toutes les garanties morales et religieuses, ont un droit indéniable à l'enseignement de la jeunesse ; et qu'en dépit de l'inqualifiable conduite de certains journaux, qui, les sachant sans défense, sans influence politique et sans protection, craignent d'autant moins de les attaquer pour se faire un petit capital politique, qu'ils ont la certitude de pouvoir le faire impunément, ces instituteurs peuvent, forts de leurs bonnes intentions et munis de la haute autorisation du Saint Siège, continuer à exercer sans remords les importantes fonctions qui leur sont confiées, tant que l'autorité religieuse du Canada n'en aura pas décidé autrement.

L'OISEAU INCONNU

Je suis fort peu naturaliste,
Mais, bien sûr, l'ornithologiste
Le connaît et peut le nommer,
L'oiseau qui vient de me charmer. . . .

Je regardais vers la lisière
Du bois noyé dans la lumière
Que verse à grands flots le printemps,
Par la forêt et par les champs.

Soudain, radieux et limpide,
Je vois passer un point rapide :
On eût dit un astre d'argent
Au soleil de juin voltigeant.

Puis, aussitôt, dans un arbuste
Un miroitant rubis s'incruste,
—Rubis, fleur, corail, vermillon
Châtoyant dans un vif rayon.

Tandis que je scrute et j'admire,
L'objet que je voyais reluire,
Magique diamant ailé,
Dans l'air tiède s'est envolé.

Non loin, sur la haie il se pose
Alors, aérienne rose,
Le plus bel oiseau devant moi
Étale son manteau de roi.

Dire l'éclat de son plumage,
Brun panache, pourpré corsage,
Queue, ailes d'un frais velours noir,
Non ! oh ! mais non ! il faut le voir ! . . .

Pour le contempler je m'avance,
L'oisillon fuit à ma présence,
Mais, au doux chant d'un rossignol,
J'en ai vite oublié le vol.

EL. BEAUDE.

Tingwich, juin 1874.

AUX LECTEURS

Lorsque vous ne savez pas, demandez à ceux qui peuvent vous éclairer ; instruisez-vous : l'important est que vous sentiez cette nécessité.

FÉNÉLON.

Si le Canadien n'est pas de tous les peuples le plus érudit, il est certainement le plus curieux, le plus impressionnable, le plus disposé à se donner corps et âme à l'influence, bonne ou mauvaise, d'un volume ou d'un journal.

Sa fièvre et noble indépendance souffrirait de se laisser aller à la parole d'un homme sage.

Il n'aime pas les abords ni les envirements de la tribune. Au contraire, dans une lecture silencieuse, il se donne l'air d'instruire une cause, de se former lui-même une conviction, d'arriver à ses frais à une conclusion pratique, qu'il ne fait, en somme, que s'approprier.

Cette opinion d'emprunt il la défendra bientôt comme sienne, et, s'il ne peut arriver à l'inculquer à d'autres, elle aura toujours la plus grande influence sur son avenir personnel.

Ce n'est pas sur les tablettes d'un élève de seconde ou de rhétorique qu'il faut chercher ces livres décisifs.

Ce ne sont pas, comme on a bien voulu le croire un instant, les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome qui le captivent et l'absorbent au point de faire un considérable effet sur son avenir.

Ce sont bien plutôt ces lectures que j'appellerai facultatives, alors que l'élève a quitté les bancs de l'école et que, livré à lui-même et maître de ses loisirs, il choisit son journal, sa revue, son auteur favori, alors que la vie intellectuelle se prend d'inclination, et qu'on cherche dans un moment de silence et de solitude, d'abord ce qui peut égayer, ensuite ce qui doit instruire et éclairer.

Oui, c'est de ce premier entretien littéraire, de ces premières lectures libres, que nous voyons sortir un homme, un caractère, une énergie qui se dévoile, et, pour peu qu'on veuille étendre le cadre, une situation politique et l'avenir d'une nation.

Il est donc nécessaire, sous tous les rapports, de se rendre exactement compte des lectures de la jeunesse, de connaître ses confidents, de savoir à qui elle donne son attention, dans ces trop rares instants, où la conversation tombe, où les affaires et les plaisirs bruyants font relâche, où la compagnie s'en va.

Suivez cet étudiant au sortir du collège. Observez-le, au moment où ayant échangé la dernière poignée de main avec ses camarades, il s'enferme aussitôt dans son cabinet d'étude, et tire son journal qu'il tenait soigneusement caché sous le pan de sa redingote.

C'est avec cet interlocuteur improvisé, bon ou mauvais, qu'il va se rendre compte de la journée politique, littéraire, scientifique. Voici l'heure où il va se faire une opinion, sur les événements les plus graves, et par suite sur ses propres intérêts futurs.

Disons-le tout de suite, si nos jeunes citadins lisent beaucoup les mauvaises feuilles, ils se laissent moins séduire par les artifices du roman que nos bons bourgeois de campagne, qui se laissent bien souvent influencer par elles.

Bruyante et légère, la jeunesse ne veut que rire quelques minutes, se divertir au récit du scandale public, voir la dernière caricature politique, et choisir son théâtre pour la soirée du lendemain.

Autant en emporte le vent, comme les feuilles à l'autonne.

Ce qui reste, c'est malheureusement cette frivolité railleuse ce caractère frondeur, qui rend l'étudiant détestable, toutes les fois qu'il n'est pas dangereux ; c'est ce ton fastueux, cette cranerie d'opposition, qui vont faire de ce jeune homme, d'abord un mauvais électeur politique, puis, peut-être, un *fibustier de salons*, ou, pour mieux dire, un mauvais sujet.

Mais il faut ajouter alors que cet étudiant à la figure intelligente, au maintien noble, a choisi pour sa politique la *République Française* de Gambetta. Ses auteurs favoris sont : en poésie, Victor Hugo ; en histoire, M. Thiers ; en physiologie, Littré ; en littérature, George Sand, au lieu de lire les œuvres distinguées de nos écrivains Canadiens, que nous avons en nombre considérable, et qui consacrent à la nationalité Canadienne-Française plusieurs écrits remarquables par la puissance du style, par le tact avec lequel ils savaient si bien toucher les cordes les plus sensibles de nos cœurs ; et vous, chers lecteurs, qui me lisez en ce moment, pouvez dire que mes éloges ne sont entachés d'aucune exagération.

On en voit d'autres qui consacrent une partie de leur existence à étudier avec soin la structure du corps humain.

Ils connaissent dans tous ses détails cette charpente osseuse qui le soutient ; ces artères, ses veines qui font circuler le sang dans toutes ses parties ; ces organes merveilleux de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat ; puis ils viennent vous dire avec assurance : “ Mais dans tous cela je n'ai vu qu'une matière admirablement organisée, et je n'ai pu, malgré toutes mes recherches, découvrir ce que l'on appelle une âme.”

Insensés ! espéraient-ils donc que la pensée, que l'intelligence, que l'âme, en un mot, pouvait se découvrir à la pointe d'un scalpel !

Et voilà comment ces jeunes gens, avec toute leur science, toutes leurs découvertes, arrivent, sinon à l'athéisme, du moins au déisme et à l'incrédulité.

Quand Christophe Colomb découvrit l'Amérique, ses compagnons, dans l'admiration que leur inspirait le génie de ce grand homme, qu'ils avaient quelque temps méconnu, se jetèrent à ses genoux. Mais le héros, repoussant leurs hommages : “ Ce n'est pas à moi, leur dit-il, que vous devez adresser des actions de grâces, mais c'est au créateur, qui a daigné nous conduire à travers les abîmes de l'Océan, sur cette terre que nul Européen n'avait foulée avant nous.” Et donnant lui-même l'exemple, il se prosterna la face contre terre, adorant et remerciant le Dieu qui avait dirigé et éclairé sa marche au milieu de tant de hasards.

Cependant, chers lecteurs, si l'orgueil était permis, Colomb eût pu en concevoir à plus juste titre que ces hommes dont je viens de parler.

Il y a heureusement en Canada, et à Québec même, une autre jeunesse, celle qui va chercher les bons journaux et les ouvrages canadiens dans les cercles catholiques, comme la “ société littéraire-canadienne de Québec,” fondée l'année dernière, par M. J. B. Sirois, homme dont le dévouement n'a cessé de créer des associations religieuses et littéraires, qui sont autant de boulevards destinés à conserver intact l'héritage sacré de nos ancêtres. Le soir la jeunesse s'y rassemble. On a sous la main les bons auteurs ; on improvise de charmantes et agréables soirées littéraires, où le talent se révèle, où les aptitudes se dessinent.

La jeunesse des campagnes lit autant, peut-être plus que celle des villes ; mais il y a là plus d'isolement et beaucoup moins d'avantages.

La classe si nombreuse des cultivateurs ne lit guère que les journaux qui relèvent de son état.

Ce sont les sciences naturelles, si bien rendues par l'abbé Provencher, illustrées de gravures, et nourries d'arguments faciles à saisir. Ces sortes de livres, qui valent cent fois mieux que les romans, trouvent une foule de jeunes lecteurs, auxquels il faut rendre cette justice qu'ils en sortent toujours plus sérieux et beaucoup plus savants.

Je voudrais bien pouvoir vous dire, chers lecteurs, que les romans sont répudiés parmi nous. Le *business* (comme dit l'Anglais) aussi bien que les plaisirs, interdit ces lectures à un bon nombre; la plupart aiment mieux puiser dans les gros volumes de Ponson du Terrail, et les in-quarto d'Edmond About.

Mais le feuilleton est là, qui empêche le roman de s'en aller comme une vieille mode.

Le feuilleton sent le roman à une lieue; et ce dernier y est toujours servi à petites doses et coulé avec art. Aussi il s'introduit partout. La bonne, à son réveil, l'arrache des mains de bébé qui l'a trouvé sous la table à diner; le commis le rencontre sur ses étoffes; le bureaucrate l'aperçoit pendu à la sonnette de la porte cochère; le forgeron sur son enclume; l'épicier dans sa balance; le touriste ennuyé dans sa chambre.... Triste pâture! L'étudiant y compromet son futur examen de Droit ou de Médecine; le soldat y perd sa théorie; et le pauvre lui-même y laisse ses habitudes de labeur et de courage, non sans y contracter des goûts dangereux. Il n'y a que l'amoureux insensé qui y trouve un certain bonheur.

Voyez là-haut à cette fenêtre. Derrière ce petit pot de fleurs, sous cette cage, dans laquelle se balance le proverbial perroquet, la jeune fille, à l'œil azuré, au front candide, a laissé tomber son aiguille et la soyeuse étoffe a glissé de dessus ses genoux.

Pourquoi? Pourquoi n'a-t-elle plus une pensée pour la fleur qui ouvre devant elle son calice parfumé, pour le perroquet qui lui parle, pour la cloche qui fait entendre à son oreille sa voix argentine, pour le soleil qui l'environne de ses rayons bienfaisants? Pourquoi? demandez-le à ce petit bonhomme affairé, qui vient de lui jeter par la fenêtre, en échange de deux sous, une petite feuille encore humide? La jeune fille lit son feuilleton, non son journal. Elle s'oublie dans la suite de ce récit, qui a farci sa tête de bizarres préoccupations depuis la veille, qui lui promet des rêves roses pour la nuit prochaine et un pénible réveil pour le lendemain.

Sans doute, nous avons les avertissements des pasteurs, les remontrances des Papas et des Mamans.... Mais que sont toutes ces précautions? Que sont-elles contre le feuilleton?

Ce qu'est le feu à l'eau, la berge du fleuve aux inondations triomphantes, la prison à l'assassin.... C'est à la jeunesse à se sauver elle-même en fermant la bouche à ce poison.

En répudiant parmi nous ces ignobles écrits, nous serons étroitement unis par une liaison noble et sacrée, nous saurons triompher de tous ces obstacles, et puiser l'un dans l'autre la force et la constance si nécessaires au patriote comme au chrétien.

Aussi, voyez les tristes conséquences qu'amènent bien souvent les mauvaises lectures. La justice n'est plus écoutée.... La simplicité, la modestie, la probité exacte de nos pères, leur ingénuité, leurs principes, passent pour des vertus austères d'un temps grossier.

Nous devons donc désirer de tout notre cœur que les bonnes lectures soient toujours considérées comme des vertus, qu'elles pénètrent de plus en plus dans les sociétés; et nous ne devons pas seulement former ce vœu, mais il nous faut aussi travailler, chacun selon notre pouvoir, à sa réalisation.

J. B. CAUETTE.

St. Sauveur, Québec, 18 oct. 1874.

LA DENSITE DE LA TERRE ET SON POIDS

Il importe d'avoir la mesure exacte des dimensions de la terre pour mesurer les différentes distances des astres. Que la longueur du méridien soit mal déterminée, et voilà que le diamètre l'est aussi, voilà que la distance de la terre à la lune, au soleil, etc., est indiquée d'une manière erronée, et c'est par millions, par centaines de millions de lieues que les écarts vont se produire entre les chiffres adoptés et la réalité. On a le même besoin de connaître exactement les dimensions de la terre pour en déduire le poids; mais si, jusqu'à présent, cette mesure absolument exacte n'est pas encore obtenue, on peut dire qu'on a obtenu avec assez d'exactitude le coefficient de la densité de notre globe, pour avancer que, les dimensions étant enfin parfaitement déterminées, on pourra savoir le poids de la terre à quelques kilogrammes près. Les savants mettent le globe dans leurs balances; le poids obtenu n'est qu'approximatif, mais c'est une approximation déjà très-suffisante.

Le principe sur lequel repose cette opération est d'ailleurs fort simple. La longueur du méridien étant connue, on en déduit la longueur du rayon et du diamètre; avec ces éléments on détermine la surface et la solidité de la sphère. On peut donc savoir combien le globe terrestre jauge de mètres cubes. Or, le mètre cube d'eau pèse mille kilogrammes; si la terre n'était que de l'eau, le poids en serait immédiatement connu. Il ne reste donc qu'à trouver quelle est la densité moyenne de la terre; en multipliant le poids obtenu dans la supposition que la terre n'est que de l'eau, par le coefficient de cette densité, on aura le résultat cherché.

Aux géomètres de mesurer exactement le globe, aux physiciens de déterminer la densité. Or les physiciens ne peuvent arriver directement à leur but. On peut bien savoir quelle est la densité des corps simples, l'or, le fer, le plomb, l'oxygène, l'azote, l'hydrogène, etc., la densité de leurs composés connus, etc.; mais dans quelles propositions ces différents corps se trouvent-ils? Il y a là une difficulté qu'on devait regarder tout d'abord comme insurmontable. Elle le serait, en effet, si l'on voulait l'aborder de front; mais ce n'est pas seulement à la guerre que les mouvements tournants ont leur avantage, et il y a une telle corrélation, des rapports si intimes entre les différents phénomènes, entre les différentes masses qui composent le monde, à quelque distance qu'elles soient placées les unes des autres, qu'on a pu exécuter le mouvement tournant scientifique qui était nécessaire pour arriver à la détermination de la densité terrestre. La découverte de la loi d'attraction, quelle que soit d'ailleurs la cause réelle de ce qu'on désigne sous ce nom, et la troisième loi formulée par Képler, savoir: que le temps employé par une planète à décrire une portion de son orbite est proportionnel à la surface de l'aire décrite pendant ce temps par son rayon vecteur, ont fourni le moyen cherché. La loi de Képler permet d'obtenir la valeur de la masse totale de deux corps régnant l'un sur l'autre, d'après la connaissance de deux éléments de leur mouvement rotatif, le demi-grand axe de l'orbite et le temps d'une révolution, pourvu que l'on connaisse la valeur numérique de la constante qui exprime l'attraction réciproque de deux unités de masses placées à unité de distance.

Il ne s'agit ici que d'une simple opération d'algèbre, de la résolution d'une équation. Faute de connaître cette constante avec une exactitude suffisante, les astronomes ne peuvent déterminer que les rapports des masses des différents éléments du système solaire; ils ne peuvent déterminer la valeur absolue de ces masses, qui serait pourtant nécessaire pour la connaissance de leur densité. Si la valeur absolue de l'une de ces masses était déterminée, celle des autres le serait bientôt, puisqu'il n'y aurait plus qu'une opération de calcul à faire. Si donc l'on connaissait celle de la terre, l'on connaîtrait celle des autres planètes et du soleil, et pour connaître celle de la terre, il faut arriver à la détermination de la constante dont nous venons de parler.

MM. Cornu et Baille, reprenant les expériences de leurs devanciers, ont voulu arriver à déterminer cette constante le plus exactement possible; c'est dans la séance du 14 avril de l'Académie des Sciences qu'ils ont fait connaître le résultat auquel ils sont parvenus.

Les premières recherches de Maskelyne, s'appuyant sur la méthode de la déviation imaginée par Bouguer et La Condamine, avaient donné pour constante 4,5, c'est-à-dire que, la densité de l'eau étant prise pour unité, la densité de la terre serait 4 fois et demie aussi grande, ou, en d'autres termes, qu'un litre de terre pèserait autant que quatre litres et demie d'eau. Après l'invention par Coulomb de la balance de torsion (vers 1784), qui permet de mesurer les petites forces attractives avec une grande précision, Cavendish trouva, en 1798, au moyen d'expériences répétées, que la constante devait évaluer 5,48, chiffre qui représenterait la densité moyenne de la terre. Reprises en Allemagne par M. Reich, en 1838, les expériences donnèrent 5,44, — 5,49, — 5,58, tandis que cinq ans plus tard, en 1843, l'astronome anglais Baily trouvait 5,67. On tournait ainsi assez sensiblement autour de 5,50; mais la différence même des résultats laissait une incertitude qui tourmentait les savants.

MM. Cornu et Baille ont voulu sortir de cette incertitude: pour cela, ils ont commencé par une étude complète de la balance de torsion; ils ont pris les plus minutieuses précautions pour obtenir une balance de torsion dans les meilleures conditions possibles de sensibilité et de précision, et se sont préoccupés d'écartier toutes les causes d'inexactitudes. Enfin, tout en se servant des travaux de leurs devanciers, ils ont recherché une disposition de leurs appareils aussi différente que possible des dispositions précédentes, afin de varier ainsi les conditions de l'expérience. Nous n'avons pas à indiquer ici toutes les précautions prises, ni à décrire minutieusement les appareils; ce qui intéressera nos lecteurs, c'est de savoir quels résultats ont obtenus nos patients et ingénieux physiciens.

Leurs appareils sont installés dans une des caves de l'École polytechnique. C'est le moyen de se mettre à l'abri des variations de la température. Malgré cela, ils ont encore pris soin de distinguer leurs séries d'expériences en série d'été et en série d'hiver. La série d'été leur a donné 5,56, et la série d'hiver 5,50, deux résultats d'une concordance vraiment satisfaisantes. Des considérations tirées de diverses circonstances leur font penser que le premier chiffre est celui qui doit s'approcher le plus de la vérité. Leurs expériences ont commencé en 1870; la nécessité d'opérer pendant la nuit et d'attendre des circonstances météorologiques favorables pour opérer avec plus de sécurité, les empêchent de conduire ces expériences aussi rapidement qu'ils le désiraient; mais on ne saurait trop leur savoir gré du soin qu'ils y apportent; c'est un titre sérieux à la confiance dans l'exactitude des chiffres qu'ils obtiennent.

La terre aurait donc une densité moyenne un peu plus de cinq fois et demie égale à celle de l'eau. Cela étant connu, on peut connaître la masse absolue de la sphère terrestre et son poids, pourvu qu'on en connaisse les dimensions; or ces dimensions sont aussi connues, approximativement, sans doute. On a ainsi trouvé que la terre a un volume égal à plus d'un sextillion de mètres cubes, à environ

1,982,841,000,000,000,000,000,000

décimètres cubes; le décimètre cube donnant la capacité d'un litre, et le litre d'eau pesant 1 kilogramme, il suffit de multiplier ce nombre par 5½ pour avoir approximativement le poids de la terre en kilogrammes; on obtient:

5,955,625,000,000,000,000,000,000

et comme il convient d'ajouter à ce nombre le poids de l'atmosphère, qui équivaut à un peu plus de 1 kilogramme par centimètre carré de la surface terrestre, on peut, en nombre rond, estimer le poids de la terre à six septillions de kilogrammes. C'est un nombre tel que l'imagination ne peut se le représenter. Qu'il nous suffise de dire ici que, la lumière faisant environ 75,000 lieues par seconde, il faudrait trois mille milliards d'années à la lumière pour parcourir le nombre de lieues indiquées par ce chiffre. Et la Terre n'est rien auprès de Jupiter; c'est presque un néant auprès du Soleil!

En continuant ces réflexions, nous songeons que les savants regardent notre soleil comme l'une des plus petites étoiles du monde stellaire, et chaque étoile à autour d'elle un petit monde de satellites qui se meuvent dans des orbites qui s'éloignent à des milliards de lieues de l'astre central, et ces étoiles se comptent par millions. Qu'on juge par là de la grandeur du monde dont on a pu de place que nous occupons, physiquement parlant, dans ce monde incomparable pour nous.

NOS GRAVURES

LE NOUVEL EVEQUE D'OTTAWA

M. Duhamel est né à Contrecoeur au mois de novembre 1841. Son père, un brave cultivateur, ayant émigré à Ottawa au bout de quelques années, le jeune Duhamel entra au collège de cette ville, où il fit un cours d'études classiques complet et où il ne tarda pas à briller par des talents peu ordinaires. Son éducation collégiale terminée, il voulut consacrer sa vie toute entière à Dieu et il obtint son admission au séminaire d'Ottawa, où il fit ses études théologiques. Ordonné prêtre en 1863, il fut nommé au vicariat de Buckingham, comté d'Ottawa, puis à la cure de St. Eugène, où il ne cessa de faire preuve de ses rares qualités administratives.

La paroisse de St. Eugène était alors l'une des plus pauvres du diocèse, et tout était pour ainsi dire à y créer. Son prédécesseur avait bien commencé la construction d'une église, mais les travaux n'étaient guère avancés et les moyens pour terminer semblaient manquer. Le Rév. M. Duhamel eut pendant longtemps une foule d'obstacles

à surmonter, mais il ne se laissa pas décourager un seul instant, et, à force de persévérance et d'habileté, il est parvenu à terminer la construction d'une église magnifique, l'une des plus belles assurément du diocèse. Il a pu assurer le succès de cette œuvre sans jamais trop exiger de ses paroissiens, dont le zèle concours lui a toujours été acquis. L'instruction, jusqu'alors fort négligée dans sa paroisse, a trouvé en lui un promoteur dévoué. Bref, il a su doter St. Eugène d'institutions qui rappelleront longtemps le souvenir de son zèle évangélique, à la population dont il a été pendant dix années le guide éclairé.

Le Rév. M. Duhamel accompagna Mgr. Guigues à Rome lors du Concile œcuménique, mais il avait à peine passé quelques semaines dans la Ville Eternelle que la nouvelle de la grave maladie de sa mère, qu'il aimait tendrement, le forçait de revenir au pays. Il n'arriva malheureusement pas à temps pour recueillir le dernier soupir de celle qui occupait une si large place dans ses affections, car elle expira quelques jours avant son retour à St. Eugène.

Le Rév. M. Duhamel n'a cessé d'être honoré de l'estime de Sa Grandeur Mgr. Guigues, qui lui donna plus d'un témoignage sensible de la confiance qu'il avait en ses vertus et ses lumières. Il l'accompagna en qualité de théologien à la réunion des évêques qui eut lieu à Québec au mois d'octobre 1873, et il donna en cette occasion une haute idée de son habileté.

Le saint évêque, que tout le diocèse d'Ottawa regrette si vivement, doit tressaillir de joie au fond de sa tombe, en voyant aujourd'hui se réaliser un de ses vœux les plus chers.

Mgr. Duhamel était un jeune enfant lorsque Mgr. Guigues devint évêque de Bytown; il reçut la confirmation de ses mains, et dans quelques semaines il viendra s'asseoir sur le Trône Episcopal, sanctifié par son illustre prédécesseur.

La ville et le diocèse d'Ottawa sont fiers de voir un de leurs enfants élevé à une aussi haute dignité.

Mgr. Duhamel, élevé au milieu de la jeune population de cette ville naissante, parle avec une égale facilité les deux langues, française et anglaise. Les catholiques anglais et irlandais vont être heureux d'un choix que tous peuvent regarder comme providentiel.

MÉTIS TRAVERSANT UNE RIVIERE

C'est le dessin d'un étranger qui nous paraît plus dédicé à faire de la couleur que de la couleur locale. Cependant, cette page nous a paru intéressante à reproduire à cause même de l'accent étranger qui y domine, lequel permettra à chacun de faire ses réflexions.

LE DIMANCHE SOIR SUR MER

Sur mer tout le monde est dévôt: c'est là une sorte de vérité proverbiale. On dirait que "le grand désert d'eau" inspire, par son immensité, des idées plus élevées à ceux qui le traversent. Le matelot prie sans effort, et sa prière a quelque chose de touchant.

JOUR DU GRAND PARDON

La fête du *Yom-Kippour* a lieu le dixième jour du mois de *Tisri* de l'année judaïque, tombant, pour 1874, le 21 septembre. C'est, dans la religion juive, le jour de la confession générale et le jour des morts, respectés des israélites autant que le vendredi saint des chrétiens catholiques. Ceux des israélites qui n'observent pas les autres jours fériés se font un devoir de conscience de ne manquer à aucune des cérémonies du *Yom-Kippour*. Ce jour-là on se recueille en soi-même, on examine sa conscience, on se recommande à la miséricorde de Dieu. C'est aussi le jour où l'on pense à ceux qui ne sont plus; c'est la fête des morts et des anciens bienfaiteurs de la communauté, que les rabbins recommandent au souvenir et aux prières des fidèles.

La cérémonie du grand Pardon commence la veille, le jour appelé *Kol-Nidre*, à six heures du soir, par le jeûne prolongé jusqu'au lendemain sept heures du soir. Ce jeûne est absolu, et les enfants y sont soumis dès l'âge de douze ans, pour les filles, de treize, pour les garçons. Chacun demeure enfermé chez soi et ne sort que pour se rendre au temple, où il prend soit le *taled*, voile couvrant les épaules comme une écharpe, soit le *sartedos*, qui n'est autre chose que le linceul ou vêtement dont le fidèle sera revêtu après sa mort et avec lequel il sera inhumé. Il se compose d'une espèce de tunique à manches, d'une pelérine et d'une toque en tissu blanc, de soie, de lin ou de coton, plus suivant orné suivant le rang et la fortune du possesseur. Tandis que la masse des fidèles se presse dans la nef et les tribunes, les dignitaires et les rabbins prennent place sur une estrade d'où ils prononcent les sermons et dirigent l'office en langue hébraïque que les assistants suivent en psalmodiant. A côté des rabbins sont admises les personnes que recommandent à cet honneur leur charité ou les services rendus à la communauté israélite. L'un d'eux tient la thora ou enveloppe contenant le double rouleau de parchemin formant les tables de la loi.

Derrière l'estrade est la représentation du chandelier à sept branches, ainsi nommé bien qu'il en porte huit. Comme nous demandions le motif de cette dérogation à la tradition: Tant que le peuple de Dieu, nous répondit-on, ne sera pas rentré en possession de la terre qui lui appartient et qu'il n'aura pas relevé le temple de Jérusalem, on ne doit pas imiter les dispositions exclusivement réservées à ce sanctuaire. C'est pourquoi le chandelier porte une branche supplémentaire, laquelle est en quelque sorte le signe visible de l'exil des enfants d'Israël.



MGR. DUHAMEL, ÉVÊQUE D'OTTAWA



MÉTIS TRAVERSANT UNE RIVIÈRE — DESSIN D'UN VOYAGEUR FRANÇAIS





LE YOM-KIPPOUR DES JUIFS OE JOUR DU GRAND PARDON

L'OPINION PUBLIQUE

JEUDI 29 OCTOBRE 1874

LES CHOSSES DU JOUR

Le discours de M. Blake fait encore le principal objet des discussions de la presse. M. Blake a la fortune rare de voir dans tous les camps des bras tendus pour le recevoir; on le cajole, on le convoite ouvertement. Mais, chose plus singulière, on prétend des deux côtés le posséder déjà. Le parti du *Canada first* le réclame comme son chef naturel; le *Globe*, tout en désapprouvant ses projets de réformes, le considère comme une des lumières du parti libéral; les conservateurs assurent que sa place est dans leurs rangs.

Le *Grip*, journal satirique publié à Toronto, définit très-bien la position de M. Blake en le représentant comme un oiseau rare, perché sur une borne, et entouré de plusieurs chasseurs qui veulent l'attraper en lui mettant du sel sous ses plus longues plumes. M. McKenzie l'approche de front, sûr de sa proie. M. Cameron est en arrière, un peu de côté. M. Howland, chef du *Canada first*, a été assez avisé pour monter sur la clôture, il est le plus près de tous. Dans la porte d'une maison voisine, George Brown, habillé en commère, observe la chasse avec inquiétude.

Jaloux sans doute du succès de M. Blake, le professeur Goldwin Smith vient aussi de faire un discours à sensation. Celui-là est un réformateur qui sera moins écouté que bien d'autres, surtout dans la province de Québec. Ses antécédants le rendent très-suspect aux catholiques.

Saviez-vous que nous avions une immigration Islandaise?

Trois cent cinquante-deux Islandais sont arrivés à Québec durant le mois dernier. Un agent du gouvernement d'Ontario les a pris sous sa protection, et ils sont tous aujourd'hui fixés dans la partie de cette province réservée aux octrois gratuits. *Free Grant District*.

Il paraît que les habitants de l'Islande, après un millier d'années d'une rude expérience, ont fini par se fatiguer de leur pays. Ils ont chargé trois des leurs de courir le monde pour voir s'il n'existe pas quelque part un coin de terre inhabitée où ils pourraient se transporter en masse. Car ils veulent tous s'en aller; ils disent que le climat chez eux a beaucoup perdu depuis un demi-siècle, et que leur île, qui n'a jamais été du reste un Eden, est devenue tout à fait inhospitalière. Leurs agents sont allés aux Etats-Unis, et ont rapporté que le territoire d'Alaska conviendrait à leurs compatriotes, qu'il y faisait assez froid, etc. Mais ceux qui viennent d'arriver et que l'agent d'Ontario a arrêtés au passage, disent que le climat des territoires canadiens ferait aussi parfaitement leur affaire. Ils vont écrire cela au pays, et bientôt il y aura un autre élément à la "nouvelle nationalité."

Est-ce que le gouvernement de Québec ne pourrait pas nous procurer un peu d'Islandais à nous aussi?

On trouvera au titre des nouvelles un compte-rendu sommaire du procès Lépine. Tous les témoins de la poursuite ont été interrogés et l'on peut se faire une idée complète de l'étendue de l'accusation. Le fait de la mise à mort de Scott est légalement prouvé, aussi bien que la participation de Lépine dans cet acte, soit comme commandant du peloton d'exécution, soit comme l'un de ceux qui composaient ce peloton. Il reste deux questions, au moins, à examiner pour déterminer le degré de culpabilité d'un pareil acte: 1o. des soldats, obéissant dans un temps de révolution au gouvernement de leur choix, sont-ils moralement coupables d'un meurtre en fusillant un de leurs semblables? 2o. si le gouvernement de Riel était établi *de facto*, ceux qui lui ont obéi étaient-ils légalement coupables?

On verra, par le compte rendu, que M. Chapleau se propose de prouver que le gouvernement de Riel était un gouvernement de fait.

Nous publions dans une autre colonne l'annonce d'une loterie au profit de l'œuvre de Notre-Dame de Lourdes.

L'église que construit M. Napoléon Bourassa sera certainement un des plus beaux monuments de notre ville. On peut en juger dès maintenant, et tout le monde voudra, tout en faisant un acte de piété catholique, encourager le brillant artiste à compléter sa noble entreprise.

OSCAR DUNN

P. S. Nous arrêtons le tirage de notre journal pour annoncer à nos lecteurs une bien triste nouvelle. Lépine a été trouvé coupable, lundi le 26 courant.

NOUVELLES

Fort-Garry, 17.—Hier, Joseph Nolin a déclaré en cour qu'il avait été le secrétaire particulier de Lépine, pendant l'insurrection et qu'il avait occupé aussi la place de secrétaire au tribunal qui a condamné Scott; cette cour se composait de Lépine et de six capitaines nommés Ritchot, Nault, Delorme, Baptiste Lépine, Lagimodière, et Goulet. L'accusation portée contre Scott était de s'être révolté contre le gouvernement provisoire et d'avoir frappé un des capitaines.

Les témoins qui ont paru contre Scott ont été Riel, Turner et Delorme; Scott n'était pas présent lorsque les témoignages ont été rendus.

Ritchot fit motion, secondé par André Nault, que Scott soit condamné à mort; Ritchot, Nault, Delorme et Goulet votèrent pour, Baptiste Lépine vota contre et Lagimodière demanda que la sentence fût commuée en un exil, et Lépine annonça ensuite la décision et déclara que Scott serait exécuté.

Riel parla en faveur de l'application de la peine de mort. On fit alors venir Scott et on lui annonça en anglais la décision de la cour. Il protesta contre la sentence et on ne lui demanda pas s'il avait des témoins à faire entendre.

Le témoin ne sait pas ce qu'est devenu le corps de Scott.

La déposition de Nolin est la plus importante qui ait été entendue jusqu'à présent, elle n'avait pas été demandée, l'automne dernier, lors de l'examen préliminaire.

Cette après-midi, John Bruce déclara que Goulet, un des capitaines qui a jugé Scott, lui avait dit qu'une semaine après l'exécution, le corps de Scott avait été jeté dans la rivière de la Seine, à un quart de mille de son embouchure, en face de la pointe Douglass, Winnipeg. Le corps avait été conduit là dans un traineau du Dr. Schultz, dont les rebelles s'étaient emparés.

Sur les autres points la déposition de Bruce corrobore le témoignage précédent.

La cour s'ajourne ensuite à lundi matin.

Fort Garry, 19.—M. Bain dit avoir vu Scott, se rendant au lieu de l'exécution.

Chambers a vu le peloton d'exécution, placé à vingt-neuf ou trente pas de Scott. Il ne sait pas qui a commencé le feu. Il ne sait pas si c'est le prisonnier qui a donné le commandement, mais il pense qu'il a fait un signe avec son mouchoir.

L'hon. M. Girard a parlé dans sa déposition d'une lettre de Riel et Lépine au lieutenant-gouverneur, en date du 3 janvier 1873. M. Girard n'avait pas cette lettre en sa possession.

Duncan Nolan a vu Lépine conduisant Scott à l'exécution, il ne l'a pas vu commander le feu.

Joseph Nolin, secrétaire de Lépine, a été aussi secrétaire de la Cour Martiale qui a condamné Scott à mort. Lépine était président de la Cour. Les votes ont été pris en l'absence de Scott. La sentence de mort a été proposée par Ritchot, secondée par André Nault, Elzéar Goulet et Joseph Delorme, Elzéar Lagimodière a voté pour l'exil, et Baptiste Lépine, frère du prisonnier, s'est prononcé contre la sentence de mort. Le prisonnier (Lépine) dit que la majorité l'ordonnant, Scott devait mourir.

Le verdict ayant été rendu, Riel qui était un des accusateurs et un des témoins, envoya chercher Scott et lui expliqua en anglais l'accusation qui pesait contre lui et les dépositions qui l'accompagnaient. Le témoin ne sait pas ce que Scott a répondu. Scott a su par Riel quelle était sa sentence. Riel parlait en anglais à Scott.

Lépine n'a jamais parlé lorsque Scott s'est trouvé devant la Cour. Au moment de l'exécution, Lépine se trouvait près de Scott. Le témoin ne l'a pas vu commander le feu.

Il a appris d'Elzéar Goulet que le cadavre avait été enterré près du bastion est; il pense qu'il a été jeté dans la rivière, sans le savoir personnellement.

John Brousseau dit n'avoir été président que de nom de l'insurrection; Riel avait tout le contrôle. La plus grande partie des lettres publiées sous sa signature dans les journaux anglais étaient fabriquées par un individu nommé Richard. Goulet lui a dit que Scott n'était pas mort dans le bastion; mais avait été achevé à coups de revolver et de là jeté dans le fleuve, dans l'endroit précis où Goulet a été noyé lui-même.

Une discussion s'éleva entre la poursuite et la défense sur ce genre de preuve et la Cour réserva sa décision.

François Charette fut ensuite appelé.

Fort Garry, 22.—Bonnatyne a terminé sa déposition ce matin. Elle tend à prouver que le parti de Riel était ligué avec les Yankees et les Feniens dans l'intérêt de ses desseins. Riel l'a admis, mais il a déclaré que son intention était de les répudier après qu'il se serait vu assez fort; ce qu'il a fait effectivement. Deux ou trois Canadiens et Métis français ont été examinés aujourd'hui; ils ont tous donné des dépositions contradictoires et sans importance.—Ce matin le père Ritchot a été assermenté et a donné sa déposition. Il a fait le récit de sa nomination comme délégué avec Scott et Black, et allait donner la substance des conversations qu'ils ont eues avec Sir Geo. E. Cartier et Sir John A. MacDonald lorsque le juge lui a dit qu'il ne pouvait entrer dans ces détails; il a demandé des ordres en Conseils et des Actes du Parlement afin de faire reconnaître le Gouvernement Provisoire et les délégués.

Le Juge en chef Wood a demandé à M. Chapleau s'il n'essayait pas de prouver que le Gouvernement Provisoire existait *de facto*, et d'établir ainsi son droit d'exécuter Scott. M. Chapleau a répondu que c'était là son intention et a demandé à la Cour d'ajourner jusqu'à demain matin à 10 heures, en faisant remarquer que la décision sur ce point amènerait la fin du procès. La Cour fut alors ajournée.

Octobre, 22.—Ce matin en cour le Père Ritchot a produit les originaux français des documents déjà publiés dans le rapport du comité du Nord-Ouest. Le témoin a offert de produire les copies de trois lettres échangées entre le gouverneur Morris et le Gouvernement Provi-

soire, mais le juge n'a pas voulu les recevoir. En réponse à la question: "Avez-vous en votre possession, ou avez-vous reçu aucune communication officielle du gouvernement canadien ou d'aucun de ses membres, relativement à la conduite que le gouvernement Provisoire allait tenir, dans l'intervalle, avant l'arrivée des troupes et du colonel Wolesby?" le Père Ritchot répondit qu'il n'avait eu qu'une communication verbale de Sir Geo. E. Cartier et Sir John A. MacDonald. Le juge a déclaré ne pouvoir admettre l'information verbale.

Fort Garry, 22.—Le Père Ritchot a continué sa déposition cette après-midi.

Le sénateur Sutherland Lagennière et Hapte ont été les derniers témoins examinés. Le dernier a déposé qu'après que le corps de Scott eut été transporté au Fort dans une boîte, il a entendu les mots "I say! I say!" s'échapper de la boîte, et que les gardes lui ont ordonné de s'éloigner.

L'accident arrivé à Mgr. Taché n'est pas aussi grave qu'on l'avait dit d'abord. Il n'y a que le petit os du pied de brisé. C'est le dernier témoin et sera examiné demain. Le procès se terminera samedi.

Fort Garry, 23.—Mgr. Taché a été examiné ce matin. On l'a transporté sur un brancard, car il ne peut marcher, à la suite de l'accident dont il a été victime. La cour s'est assemblée à onze heures et l'interrogatoire du témoin n'était pas terminé à l'ajournement, qui a eu lieu à une heure. Le témoignage de Mgr. Taché ne diffère pas de celui qu'il a rendu devant le comité du Nord-Ouest. Il sera transquestionné cette après-midi.

On avait annoncé l'an dernier, en Angleterre, que tous les volontaires de la guerre de 1812 devaient recevoir une pension du gouvernement Impérial, et en conséquence de cette nouvelle, les vétérans de la milice coloniale de 1812, qui avaient servi dans les troupes impériales, ont fait des demandes de pension, mais ils ont été désappointés plus tard, en apprenant que les soldats de l'armée régulière auraient seuls droit à cette faveur. On affirme aujourd'hui, qu'après mûre considération de la question, le gouvernement de la Puissance est décidé à demander au Parlement une légère pension pour tous les vétérans de la milice canadienne qui ont combattu sur les frontières.

Le Révd. M. A. Valois, ci-devant chapelain du Couvent d'Hochelaga, a remplacé le Révd. M. J. F. Michaud, & Lawrence, Maas.

Le *Canadien* a commencé la publication d'un écrit de M. A. N. Montpetit, déjà si avantageusement connu dans le monde littéraire canadien, et donne l'historique de la colonie naissante de Metgermette, qui est appelée par sa situation et par ses ressources, à devenir une des parties les plus florissantes du pays.

Nous avons reçu le numéro prospectus du *Travailleur*, nouveau journal publié par M. Ferd. Gagnon, à Worcester, Mass., et Woonsocket, R. I. Cette feuille a pris pour devise, les mots: "Foi, Espérance et Charité." Voici une partie du programme du *Travailleur*:

"Nous nommons notre journal le *Travailleur*, désirant en faire un rude ouvrier dans le champ des principes et des idées catholiques, en même temps qu'une sentinelle avancée pour veiller à la sauvegarde de tout ce qui constitue la nationalité canadienne française. Dans cette double fonction, fidèle sera le *Travailleur* à cette devise: *Soyons catholique et français*."

Le *Travailleur* contiendra toujours les dernières nouvelles des pays étrangers, du Canada et des Etats-Unis. Succès au nouveau confrère.

Le *Travailleur*, de Worcester, annonce la mort de Mgr. MacFarland, évêque du diocèse de Hartford, Conn., arrivée lundi le 12. Mgr. MacFarland était évêque depuis le 14 mars 1858. Il était âgé de cinquante-six ans.

L'hon. Letellier de St. Just croit devoir bientôt partir pour Washington, pour affaire de son département.

La Compagnie du pont Stadacona s'adressera à la Législature, à la prochaine session, pour lui demander un acte d'incorporation dont l'objet est la construction d'un pont sur le St. Laurent, entre Québec et la Pointe Lévis, pour un chemin de fer et autres fins.

On lit dans le *Boston Journal*:

"Nous apprenons avec plaisir que M. Joseph Milimore, frère de l'artiste distingué, Martin Milimore, qui est actuellement à Rome, vient de conclure un contrat, avec un comité représentant les citoyens de Montréal, pour exécuter une statue en marbre, de grandeur naturelle, de Son Excellence Lord Dufferin, gouverneur actuel de la puissance du Canada. Le prix convenu est de \$10,000. "M. Joseph Milimore exécutera lui-même ce travail et dans ce but il doit partir sans retard pour Rome."

L'inauguration du chemin de fer de Sherbrooke, Township de l'Etat de Kennébec a eu lieu le 22 courant, après midi, ou beaucoup d'invités des Etats-Unis et du Canada étaient présents pour être témoins de la marche du premier train sur la ligne de Sherbrooke à Weedon. Parmi ceux qui étaient présents se trouvent le directeur du chemin, les hons. Geo. Irvine, Malhot, Angers, Brooks, M. P., Aylmer, M. P., l'orateur Blanchet et les maires de toutes les municipalités d'ici à Québec, l'ex-gouverneur Smith, président du Vermont-Central, l'ex-gouverneur Page, Vermont, le général Birg, le commodore Narden, l'hon. Tomkins Prentice, le maire de Norwich, Frank Johnston, caissier de la banque de Norwich et environ 45 autres employés du chemin de fer du Canada et des Etats-Unis. Les hôtels sont remplis d'étrangers.

Le dîner offert au secrétaire provincial a eu lieu le même soir au Town Hall. Le fauteuil était occupé par

un membre des Communes, M. Brooks. Des places pour environ 300 convives ont été retenues, il y avait des demandes pour environ 500 personnes.

Mademoiselle Albani a débuté, à New-York, le 21, à l'Académie de Musique, devant un auditoire aussi nombreux que distingué. La pureté et la fraîcheur de sa voix tout aussi bien que la perfection de sa méthode, ont soulevé le plus vif enthousiasme, et elle a été souvent rappelée.

M. F. MacKenzie, voyant d'après quelques témoignages entendus dans la cause de l'élection contestée de Montréal-Ouest, qu'il lui était impossible de conserver son siège, a présenté sa résignation le 22, à l'ouverture de la Cour.

Lord Dufferin était à New-York la semaine dernière. Il a assisté le soir à un banquet préparé en son honneur dans l'hôtel Delmonico. Parmi les assistants se trouvaient MM. Jacob Astor, A. T. Stewart, Wm. Butler Duncan, Auguste Belmont, Albert Bierstaff, le major-général Hancock et l'évêque Clark, du Rhode Island.

Le *Star* annonce qu'il est rumeur que M. White, de la *Gazette*, posera sa candidature dans la division de Montréal-Ouest, devenue vacante par la résignation de M. Mackenzie.

Lord Carnarvon, dans une dépêche au gouvernement canadien, dit que le Brésil a refusé la réciprocité pour le commerce des côtes.

On télégraphie à la *Minerve*, de Québec, le 25 :
On dit que l'hon. M. Letellier de St. Just sera nommé collecteur des douanes, à la place de M. Dunscombe, qui est à la veille d'être mis en retraite, et que M. Thibaudeau entrera à sa place dans le cabinet fédéral. Ce dernier est parti hier soir pour Ottawa.

CONSECRATION DE MGR. DE SHERBROOKE

Nous extrayons ce qui suit du *Courrier du Canada* :
Une foule immense se pressait hier dans la vaste et splendide église Saint-Jean-Baptiste, qui ne pouvait contenir tous ceux qui voulaient prendre part à l'auguste cérémonie qui allait s'y accomplir. Cette église, si pompeusement érigée à la gloire du Seigneur, embellie avec tant de goût, avait revêtu pour la circonstance un éclat inaccoutumé, et offrait le coup-d'œil le plus ravissant et le plus grandiose.

Tout autour des balustrades était tendue, avec des replis noués par des fleurs et des guirlandes, une draperie en damas rouge; la chaire était recouverte de soie rouge et blanche, ornée de fleurs vertes et blanches; près du chœur l'on voyait les bannières de l'Union Musicale et de la Sainte-Cécile. Dans le chœur, de longues banderoles, aux couleurs variées, partaient de la voûte et descendaient les unes près du maître-autel, les autres près de la balustrade.

Des fleurs en couronnes et guirlandes entouraient les colonnes. Les draperies du dais érigé pour Mgr. l'archevêque correspondaient à celles de la chaire. En face du dais était l'autel destiné à l'évêque consacré. Au-dessus, une grande toile représentant le sceau du nouvel évêque. Le maître-autel était orné avec goût, chargé de fleurs, à travers lesquelles brillaient des lumières aux diverses couleurs. Au-dessus, la statue de Marie portant l'enfant Jésus dans ses bras se détachait entourée d'une auréole et d'une couronne de feu.

A neuf heures précises, la procession laissa le presbytère pour se rendre à l'église. Sur le parcours, deux arcs à fond de verdure surmontés de bannières et de fleurs, avaient été érigés. Les deux orgues de l'église jouaient avec un succès parfait, de leurs joyeux accords se mêlant aux fanfares de l'orchestre qui faisaient retentir les voûtes du temple des sons les plus puissants et les plus harmonieux.

Parmi les évêques et les prêtres qui formaient le défilé, nous avons remarqué :

Mgr. Taschereau, archevêque de Québec, Nos Seigneurs les évêques Persico, Larocque, Lafèche, Langevin, Fabre, Duhamel.

Sa Grandeur Mgr. l'archevêque officiait, ayant pour diacre d'honneur M. l'abbé Plamondon, et pour sous-diacre M. l'abbé C. Légaré. M. le Grand-Vicaire Racine agissait comme prêtre assistant.

Le diacre d'office était M. l'abbé Lafamme, et le sous-diacre M. l'abbé Bourque.

Mgr. Racine était assisté de NN. SS. Larocque et Langevin. Les maîtres des cérémonies étaient MM. les abbés Laliberté et Marois.

BULLETIN TELEGRAPHIQUE

ANGLETERRE

Londres, 25.—L'ambassadeur espagnol à Londres a fait dernièrement des représentations à Lord Derby, ministre des affaires étrangères, au sujet des approvisionnements d'armes et d'autres munitions de guerre qui étaient manufacturés en Angleterre pour les Carlistes. Il demanda que les autorités exercent une surveillance sévère, pour faire respecter la neutralité.

Lord Derby répondit que le prolongement de la guerre en Espagne montrait un manque de patriotisme; il ajouta que si la marine espagnole avait la vigilance voulue, il serait impossible de débarquer des armes pour les carlistes.

ESPAGNE

Londres, 21.—Des dépêches d'Espagne disent que les négociations entamées pour amener la reddition des troupes carlistes, sous les ordres de Barnabo Gurades, ont complètement manqué.

La nouvelle annonçant que les provinces basques s'étaient soulevées contre Don Carlos est dénuée de fondement. Les carlistes ont brûlé, samedi, dans la circonscription occupée par les républicains, une manufacture et plusieurs maisons. Les pertes sont évaluées à \$100,000.

Santander, 22.—Le général Elio a pris le commandement des forces Carlistes, et le général Meadera a pris un poste subalterne. Tous deux sont avec Don Carlos à Estella.

STATS-UNIS

New York, 20.—On croit que le chargé d'affaires anglais à Washington attend la réponse de notre gouvernement sur la question de savoir si le Labrador est considéré comme faisant partie de Terre-Neuve ou du Canada, avec référence spéciale aux importations du poisson; à savoir si cette province bénéficiera du Traité de Réciprocité.

FRANCE

Paris, 22.—Au-delà de 81 des Conseils-Généraux ont choisi leurs présidents; sur ce nombre se trouvent 52 conservateurs et 29 républicains. Les conservateurs ont gagné six sièges.

Paris, 22.—L'ex-Président Thiers a écrit une lettre de protestation niant qu'il ait représenté que le gouvernement français était guidé par un sentiment hostile à l'Italie. Il soutient qu'au contraire il a toujours affirmé que le pays, le gouvernement et l'Assemblée désapprouveraient tout mouvement contre l'Italie.

Berlin, 23.—On affirme que le gouvernement français a informé confidentiellement le Czar qu'il était prêt, à certaines conditions, à soutenir la Russie dans la question d'Orient.

Paris, 23.—On agite fortement, dans les cercles diplomatiques, le projet d'une alliance avec les puissances de l'Orient. Il paraît que la France négocie une alliance avec la Russie, lui promettant, à certaines conditions, de l'aider dans la question de l'Orient.

Paris, 25.—La presse publie un article en faveur de la rentrée du Duc de Brogile dans le cabinet.

Le prince Jérôme Napoléon a lancé sous forme de lettre un programme politique s'élevant contre la tactique réactionnaire et clérical du parti bonapartiste.

Londres, 25.—Le *Standard* a publié une dépêche de Paris, annonçant que les légitimistes font des efforts pour décider le comte de Chambord à rentrer en France.

Paris, 25.—Une dépêche de Rome annonce que le Pape a reçu hier l'évêque de Verdun et qu'il lui a dit qu'il tremblait en voyant les dangers qui menaçaient la France, et qu'il était nécessaire que les catholiques s'unissent pour faire face aux ennemis de la religion et de la société.

ITALIE

Florence, 22.—Le général Garibaldi a accepté la candidature au parlement, pour la ville de Rome. Il a stipulé pour condition qu'il n'assisterait aux séances que lorsqu'il supposerait sa présence nécessaire.

MADELETTE

RECIT DU PAYS BASQUE

III.

(Suite et fin.)

Moitié par souvenir de leurs relations passées, moitié par désir de lui faire envier l'éclat tapageur de sa parure, Mlle Rose voulut revoir son ancienne apprentie : elle arriva dès le matin dans tous ses atours, la cocarde de José Manoel attachée sur sa poitrine. Elle était si fière de son triomphe qu'elle ne remarqua pas l'accueil glacé qu'on lui faisait et n'en fut pas moins communicative, enjolivant à plaisir les détails de son nouveau roman. Après avoir torturé Madelette tout à son aise par mille propos inconsiderés, elle se leva, et embrassant la jeune fille, lui proposa de l'emmener au cirque, où grâce à El Moreno, elle devait avoir une des meilleures places. Comme Madelette la remerciait assez sèchement.—Eh quoi! s'écria Mlle Laparade, ne sais-tu pas que ce sera la plus belle journée? Nous aurons des taureaux de Gavoria. (1)

—Je ne me soucie pas plus des taureaux de Gavoria que des autres. La seule idée de la boucherie d'hier me fait horreur, et je me suis promis que ce serait la dernière à la quelle j'assisterais.

—Oh! la petite femmelette! Dirait-on une fille du pays basque? Tu étais plus vaillante autrefois, mignonne. Que serait-ce donc si tu savais, comme moi, ton galant engagé dans la tuerie, et si tu avais vu ce matin les bêtes qu'on menait au toril? Je t'assure que les passants faisaient bien de prendre garde, car il y avait un grand noir à cocarde rouge, aussi furieux que si on lui eût déjà planté au cou les *banderillas*. Il paraît que c'est le plus terrible qu'on ait vu depuis le fameux *Napoléon*, qui dans le temps, à Malaga, a mis trois *picadores* hors de combat et fait pâlir Montès.

En écoutant ce bavardage, Madelette sentait s'éteindre en elle tous ses sentiments de rancune. Elle n'avait plus de colère contre Rose ni de mépris pour José, elle ne songeait plus à elle-même : une seule pensée l'occupait, celle du danger que courait El Moreno.

Je ne dois pas, se dit-elle, je ne peux pas l'aimer, comme l'aime Rose Laparade, avec des applaudissements et des baise-mains; mais je peux l'aimer sans crime et à ma façon, en employant à prier pour son salut le temps que d'autres passent au plaisir qu'il leur donne.

Après le départ de l'étourdie, qui était venue jouer auprès d'elle, à son insu, le rôle de bourreau, Madelette s'était enfermée dans sa chambre, sous prétexte d'une violente migraine. Peu après, elle cessa d'entendre le bruit des allées et venues des gens de la maison, qui tous se rendaient au cirque. Alors, elle rabattit un capuchon sur son visage, et à son tour prit le chemin de Saint-Esprit. Toute la population de ce faubourg est israélite, et ce ne fut qu'après avoir longtemps cherché, qu'elle parvint à découvrir, près de l'hippodrome, une petite chapelle dont la porte entr'ouverte semblait appeler les fidèles; mais la lutte entre le ciel et El Moreno eût été ce jour-là au désavantage du ciel; chacun passait devant cette porte sans même se signer. Madelette y entra, résolue à rester, durant les trois heures de la course, aux

(1) Taureaux d'élite d'une grande puissance et d'un grand poids ainsi nommés parce qu'ils sortent de la *Ganaderia* de Gijón, célèbre depuis des siècles, et qui appartient aujourd'hui au marquis de Gavoria.

pieds de la sainte Vierge, pour obtenir qu'elle détournât de José les terribles cornes du taureau de Gavoria.

Cette chapelle, un carré long, sans architecture, aux murs blanchis à la chaux, avait pour unique ornement une grande toile assez mal peinte, mais saisissante d'expression, qui représentait une des scènes de martyre, où se complait l'école espagnole.

La ferveur naïve de ce tableau passa dans l'âme de Madelette, et le sujet la bouleversa comme un présage.

Cet amphithéâtre romain, n'était-ce pas le cirque du Saint-Esprit? Ce jeune expirant sous la dent des bêtes fauves, n'était-ce pas peut-être El Moreno? Elle se mit à genoux, pénétrée d'une horreur superstitieuse, et essaya de s'absorber dans sa prière; mais à chaque instant une clameur prolongée, partie du cirque voisin, venait retentir sous la voûte sonore et triste de la chapelle et interrompre l'oraison commencée. Alors ses yeux, comme attirés par un aimant irrésistible, se reportaient sur le tableau, et, à force de regarder, il lui semblait voir le sang qui inondait l'arène se soulever en flots houleux, entendre le râle du supplicié. La réalité, le rêve et la peur, se confondirent pour Madelette en une sorte d'hallucination; elle ne chercha pas à s'y soustraire: un ébranlement nerveux s'était emparé de tout son être: elle n'était plus dans le lieu saint; son imagination l'avait transportée au milieu du drame hideux qui s'accomplissait entre les quatre panneaux de ce vieux cadre décoloré. Ce n'était plus un lion, mais le taureau de Gavoria qui fouillait la poitrine du martyr. Elle connaissait cette draperie rouge, la *muleta* d'El Moreno.—Le corps mutilé ne se débattait plus.—Une flamme blanche passa devant le visage de Madelette et s'éleva au-dessus de sa tête comme une âme qui s'envole. Trois salves de bravos, plus fortes que toutes les autres, la rappelèrent à elle. Cette flamme, c'était celle de la petite lampe d'argent du sanctuaire, qui pâlisait et vacillait sous un rayon de soleil; Madelette était toujours à genoux; brisée de fatigue, elle s'était affaissée sur elle-même et avait laissé tomber son chapelet.

L'horloge sonna trois heures, l'heure de la dernière course, la plus dangereuse et la plus belle. La jeune fille ramassa son chapelet et se remit à l'égrener entre ses doigts, mais sa pensée distraite ne parvenait plus à se recueillir.

Cependant plus de vingt minutes s'étaient écoulées, et la fanfare ne se faisait point entendre; on n'applaudissait pas non plus: des mugissements répétés troublaient seuls le silence. Tout à coup une clameur de détresse éclata, puis un cri formidable, puis un bruit de pas précipités, comme si la foule, saisie de panique, s'élançait hors du cirque. D'un bond, Madelette fut sur les marches de la chapelle. Comment elle parvint à se relever, paralysée d'effroi qu'elle était, la pauvre enfant ne le comprit jamais. Elle vit des femmes qu'on emportait évanouies, des visages livides, consternés. Tout le monde se taisait, comme il arrive dans ces moments où la parole est impuissante à exprimer l'angoisse.

—Qu'est-ce donc? murmura Madelette: mais personne ne l'entendit. Qu'est-il arrivé? répéta-t-elle en arrêtant une vieille mendicante qui s'enfuyait, son mouchoir sur les yeux.

Hélas! ce qu'on lui répondit, elle l'avait deviné d'avance. El Moreno, après avoir enchanté les spectateurs par des passes incomparables, s'était témérairement découvert pour secourir un *picador*, qui avait eu l'imprudence de s'avancer jusqu'au milieu de la place. Au moment même, le taureau l'avait saisi par la cuisse; il était tombé à la renverse et alors l'animal furieux lui plongeant la corne droite au-dessous du cœur, l'avait ballotté en tous sens, tandis que par un effort surnaturel, José lui enfonçait son couteau dans la gorge, sans lui faire lâcher prise. Le *picador*, dont il avait sauvé la vie au péril de la sienne, avait enfin réussi à couper les jarrets du monstre, d'un coup de *medialuna*, mais on n'avait relevé qu'un corps inanimé et couvert de blessures effroyables. Tout cela fut expliqué avec une lenteur et une confusion, qui rendaient le récit de la vieille femme à peu près inintelligible; elle parlait encore, et déjà Madelette était loin, s'ouvrant violemment un passage au milieu des groupes serrés qui obstruaient les alentours de l'hippodrome:—Où est José? s'écria-t-elle, où est El Moreno?—Un homme du peuple lui désigna du doigt la porte de derrière, ouvrant sur une salle qui sert de foyer aux *toreros* pour attendre la course. Elle s'arrêta sur le seuil, saisie d'un tel tremblement, que le gens qui se trouvaient là voulurent la repousser par pitié.—Laissez-moi! dit-elle en avançant toujours.

C'est une horrible chose que la mort au milieu d'une fête. Toute la *cuadrilla* se pressait autour du matelas, sur lequel gisait El Moreno, ou plutôt un amas confus de chairs et de haillons ensanglantés qui n'avaient plus figure humaine. Ces hommes, déguisés comme pour une mascarade, mélaient, malgré leur physionomie sombre, je ne sais quelle gaieté navrante au spectacle de cette agonie. A les voir passer muets, agiles et sinistres, avec leurs riches vêtements d'un autre pays et d'un autre âge, l'épée ciselée au flanc, comme des contemporains du Cid, héros de la couleur et de la fantaisie, on eût dit qu'ils répétaient quelque scène tragi-comique, ou plutôt qu'ils voulaient mimer la parodie de cette pauvre vie humaine, où la douleur et la folie se rencontrent et se confondent, au bruit du rire et des pleurs. Ils faisaient involontairement des gambades, par dessus les flaques de sang répandues sur le plancher, pour éviter sans doute de tacher leurs bas de soie, et plusieurs, sentant que leurs soins seraient inutiles, se groupaient sur les bancs, le long du mur, causaient de l'aventure et prononçaient déjà l'oraison funèbre.

—Il n'y a plus à faire pour lui qu'une bière et une épitaphe, dit l'un d'eux, en montrant le médecin qui posait les appareils.

—Sais-tu qu'il aurait pu écarter le taureau, s'il eût voulu sauter la barrière? Mais il a persisté jusqu'à la fin dans son système de ne fuir jamais et d'attendre de pied ferme. C'était un brave. Sa mort va laisser un grand vide.

—Bah! de plus braves que lui ont été remplacés, dit la seconde épée, dont la jalousie contre El Moreno était bien connue.

—Assurément, et vous êtes là pour le faire oublier, dirent avec la politesse espagnole, deux ou trois *chulos* empressés à saluer le soleil levant, dans la prévision que le lendemain la *segunda espada* serait roi du cirque à son tour.

El Moreno n'était pas généralement aimé de ses camarades, qui lui trouvaient de trop bonnes façons, vu qu'il n'allait guère au cabaret, accueillait froidement les avances familières, buvait avec modération et tâchait d'éviter les parties de plaisir qui finissent par des coups de couteau. Il était souvent taciturne, toujours hautain et dédaigneux, et la seule qualité qu'on lui reconnût, en dehors de son intrépidité dans les combats du cirque, c'était une générosité vraiment magnifique, qui venait sur tout d'un grand mépris de l'argent. Tout ce qu'il gagnait était à mesure distribué entre ses hommes, ou gaspillé en futilités; à peine eût-on trouvé dans son escarcelle de quoi subvenir au frais des funérailles et de l'épitaphe, dont avait parlé un des *chulos*. Madelette n'entendait pas assez leur langue, pour se rendre compte des petites rivalités d'orgueil et d'ambition qui s'agitaient déjà autour de ce corps sanglant, ni pour comprendre les discours de deux ou trois Espagnols, qui, avec un flegme singulier, rendaient justice à l'habileté du taureau, tout en reconnaissant que la mort de l'homme était regrettable. Son attention était concentrée sur le chirurgien, qui, d'un air découragé, continuait à bander la tête d'El Moreno. En présence même de leur cadavre, nous ne saurions croire à la mort des êtres que nous aimons. Madelette regardait d'un œil si interrogateur, si anxieux, si suppliant, que, sans savoir quel intérêt cette pauvre fille pouvait prendre au sort de son patient, le chirurgien se retourna en lui disant:—Il vit, mais ce ne sera pas long. Je ne pense même pas qu'il reprenne connaissance. Où va-t-on le conduire? demanda-t-il à la troupe de toréadors, qui s'était approchée, le pansement terminé.

—A la *fonda* Saint-Etienne, où nous sommes descendus, docteur.

—Que 4 hommes prennent donc les 4 coins du matelas. Et tandis qu'ils obéissaient:—Qui veillera auprès de lui? demanda encore le chirurgien.

—Moi! s'écria avec élan le picador qui devait la vie à El Moreno. Si des soins peuvent le tirer d'affaire, je lui rendrai son bon office, sur ma foi!

—Moi! répétèrent ensemble plusieurs autres.

—Vous n'y pensez pas, interrompit la seconde épée: s'il meurt ce soir ou demain, c'est bon, mais nous sommes attendus sous trois jours à Burgos.

—J'ai fait demander des religieuses garde-malades, dit le docteur; ce garçon n'a-t-il pas une mère, une sœur, une femme, qu'on puisse avertir de son état?

—On ne lui connaît pas de famille.

—Pauvre diable! fit-il avec un soupir. Alors si ses yeux s'ouvrent un instant, ils ne pourront reconnaître un visage ami?

—Madelette s'était approchée machinalement sans savoir d'avance ce qu'elle allait dire. Ces dernières paroles la décidèrent.

—Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle. Je serai là.

Tous les regards se portèrent sur elle aussitôt, mais Madelette ne voyait rien, stupéfaite elle-même de la hardiesse du pas qu'elle venait de faire spontanément. Le chirurgien l'examinait avec surprise:—Vous êtes sa parente?

L'embarras mortel de cette enfant le fit rougir de ses questions; il crut comprendre, et il lui dit:—Qui que vous soyez, je suis sûr que vous le soignerez mieux que personne. Venez avec nous.

Et elle suivit,—la fièvre du moment lui donnant une assurance dont elle ne se serait jamais crue capable,—le brancard qui s'acheminait vers l'hôtel Saint-Etienne.

Cette même *cuadrilla*, qui était arrivée trois heures auparavant en triomphe, avait maintenant l'aspect d'un cortège funèbre, mille fois plus lugubre à voir que si les deuils de la religion et les prières des morts l'eussent accompagnée. Jusqu'au seuil de la *fonda*, Madelette fut en proie à une préoccupation fixe qui étouffait chez elle toute autre pensée. Rose Laparade n'allait-elle pas venir prendre sa place au ch. vet du mourant et la priver du bonheur douloureux qu'elle venait de réclamer si intrépidement? Mais cette crainte prouvait sa simplicité. Mlle Rose, loin de songer à paraître, continuait à se débattre contre une attaque de nerfs, qui s'était déclarée fort à propos.

Sur l'escalier de la *fonda*, on avertit Madelette que Cyrille Cabarous venait d'arriver. Ce nom la ramena au monde réel.

—J'irai lui expliquer ce soir ce qui s'est passé, dit-elle en gravissant les dernières marches avec une résolution désespérée.

Dans la chambre d'El Moreno, deux religieuses attendaient; ces saintes filles ne parurent pas s'étonner de la présence de Madelette; tous les dévouements deviennent chastes devant un lit de mort.

La nuit était close; la veilleuse allumée laissait voir dans un coin de la chambre, étendu sur une natte, le picador à son assoupissement et les religieuses à leur méditation. Madelette avait senti les doigts de José s'agiter, et même, disait-elle, serrer les siens. En une seconde, le docteur fut éveillé dans la pièce voisine, et lentement, imperceptiblement, la paupière d'El Moreno se souleva. Ils l'observaient tous, retenant leur souffle, suspendus à cette première lueur de salut. La chambre était tellement silencieuse, que le tic-tac d'une montre y résonnait comme un grand bruit. José essaya de se soulever, mais presque aussitôt il retomba avec un sourd gémissant;

ses yeux se refermèrent, et Madelette le crut mort une seconde fois.—José! dit-elle, penchée à son oreille. De nouveau, il promena un regard vague autour de lui; la stupeur se peignit sur ses traits, il ne reconnaissait rien et cherchait sans doute comment il avait passé du cirque à cette chambre où une voix connue venait murmurer le nom presque oublié de José.

Ce qui est certain, c'est que la vue de cette jeune fille, qui l'entourait de ses bras, remua en lui une fibre secrète, car un nuage rose monta jusqu'à ses joues, et le mouvement de ses lèvres indiqua qu'il appelait: Madelette!

Elle appuya la main sur sa bouche pour l'empêcher de parler, puis se jeta au cou d'une des sœurs que cette caresse inaccoutumée surprit d'étrangement, car elle ne pouvait comprendre que Madelette eût besoin de rire, de sauter, de pleurer, de laisser déborder un torrent de joie folle.

En ce moment quelqu'un frappa à la porte de la chambre.

—Pas de bruit! murmura la religieuse.

—Pas de bruit! répéta Madelette en entrebâillant la porte.

Elle resta clouée sur le seuil. C'était Cyrille.

—Vous aviez promis de venir ce soir, dit-il d'une voix assez ferme, mais voilée, comme si quelque chose se fût briaé dans sa poitrine tandis qu'il parlait. Je vous ai attendu.

Le geste qu'il fit en passant la main sur son front mouillé de sueur, marquait assez ce que cette attente avait dû être.

—Voulez-vous descendre dans la salle basse? Ce ne sera pas long, allez! Je n'ai que deux mots à vous dire.

Leur conversation fut brève en effet; ils se parlèrent tout bas, du moins Cyrille parla, car Madelette se bornait à l'écouter les mains jointes et la tête baissée. Une servante curieuse l'entendit seulement répondre:

—Je me hais de manquer à ma parole et de vous causer tant de chagrin, à vous si bon pour moi; mais mon parti est pris, qu'il vive ou qu'il meure. Voudriez-vous d'une femme qui ne serait point à vous?

—Ainsi, c'est résolu? reprit Cyrille.

Il n'attendit pas de nouvelle réponse et sortit avec précipitation. Le sang-froid dont il avait fait preuve allait lui manquer.

—Où allez-vous? mon Dieu! lui cria Madelette.

—Qui sait? Je ne retournerai jamais à la Vernède.

—Madelette fit un effort pour le retenir, mais déjà il était loin. Elle resta comme accablée, le visage caché dans son tablier. Un instant elle eut la pensée de s'élançant sur ses pas, de retourner avec lui à Ustarritz; mais elle se souvint que d'autres souffrances l'appelaient ailleurs, et de ce côté-là son amour était complice de sa pitié. Elle n'hésita pas longtemps et rentra dans la chambre de José, les yeux humides des larmes qui coulaient pour Cyrille. Sait-on ce que le cœur d'une femme peut contenir à la fois de tendresse et de douleurs qui se contredisent et se combattent?

L'indignation qu'inspira ce coup de tête à Mme de la Vernède, les efforts tentés par la veuve Cabarous pour dissuader sa nièce de ce qui lui semblait un acte de démence, n'empêchèrent pas la jeune fille de passer un mois tout entier dans la chambre de José expirant. Le docteur, témoin de ses veilles, de ses prodiges d'énergie, de son attitude modeste, essayait de la défendre contre les propos malveillants. Madelette n'était soucieuse que de la mélancolie d'El Moreno, qui tout en témoignant d'une reconnaissance attendrie, ne laissait voir aucune joie de la sentir auprès de lui. Grâce à sa forte constitution, il était revenu d'un état désespéré; mais longtemps après que ses autres blessures se furent fermées, il lui restait encore au bras une plaie rebelle à tous les remèdes, et de la nature la plus inquiétante.

—Quand sortirai-je de ma prison? demandait-il sans cesse au chirurgien.

—Quand votre bras sera guéri, répondait celui-ci. Ne vous plaignez pas d'une prison où vous avez pour geôlier Mlle Madelette.

—Je me trouve trop bien auprès d'elle, répliquait José avec un sourire triste. Les oiseaux de passage ne s'arrêtent pas chez les colombes. D'ailleurs, je ne puis oublier que je suis attendu.

—Bah! c'est à peine si vos hommes de tous les coins de l'Espagne, où ils sont dispersés, se sont enquis de vous.

—Ce n'est pas des hommes que je parle, mais de mes braves bêtes, avec lesquelles j'ai à prendre une revanche.

—Vous recommencerez cet horrible métier?

—Ce ne serait pas une question d'honneur pour moi, que ce serait encore ma volonté.

—Après avoir vu la mort de si près?

—Il arrivera bien un jour où je la verrai de plus près encore. Le fils ne doit-il pas rester où est resté le père?

—Vous êtes un ingrat! s'écria le docteur en lui montrant Madelette.

—Non, disait José plus triste encore, car ce jour-là, comme aujourd'hui, j'aurai son nom dans le cœur, et si j'ai le temps de faire une dernière prière, ce sera vers elle que je l'enverrai.

—Allons, ne blasphémez pas! interrompait vivement Madelette. Vous ne me devez rien. Mon plaisir était de vous soigner et de vous servir; j'ai agi selon mon plaisir.

—Docteur, reprenait El Moreno, quand mon bras sera-t-il guéri?

Cette question, il la renouvelait tous les jours, et tous les jours on évitait de plus en plus d'y répondre. Il fallut bien lui déclarer cependant que la gangrène s'était mise à ce membre et rendait l'amputation nécessaire. Lorsque son arrêt eut été prononcé, José ne dit pas un mot, et on put croire qu'il l'acceptait avec insouciance; mais Madelette, qui pour la première fois était descendue dans la ville, où ses anciennes amies l'avaient abreuvée d'humiliations, le trouva en larmes quand elle entra. Il sembla à la jeune fille que ces larmes retombaient toutes sur son propre cœur:

—C'est maintenant que le courage va vous manquer!

—Il ne me manquerait pas pour mourir, répondit José.

J'appris la scène qui suivit dans une longue causerie que j'eus plus tard avec Madelette; il fallait l'entendre tremblante à ce seul souvenir, les joues enflammées, dire comment elle avait oublié alors les craintes pudiques, qui en dehors de sa tâche de garde-malade, l'avaient rendue jusque-là presque froide avec José. Il s'agissait de le reconquérir à la vie. Elle ne recula devant rien; elle lui avoua son amour d'autrefois, les chagrins dont il avait rempli sa jeunesse, presque son enfance. Elle ne craignit pas de lui dire combien cet amour était resté vivace en dépit d'elle-même, malgré ses dédains. Si El Moreno ne l'avait pas aimée jusque-là, il l'aima dès cet instant et il le lui dit. Seulement, lorsqu'elle prononça le mot de mariage et que, regardant son bras mutilé, il se vit condamné à l'univerté et à la misère, il la repoussa loin de lui, en s'écriant: "Jamais!" d'un accent qui fit croire à Madelette que sa résolution serait inébranlable.—Ce qu'elle souffrit, les ruses qu'elle employa pour vaincre l'orgueil du malade, elle me le fit entendre avec une poignante naïveté. On bénissait Mme de la Vernède de s'être laissé fléchir, de les avoir sauvés tous les deux en donnant à José la gerance d'une ferme qui lui permit de faire vivre sa femme et ses enfants.

—Le jour où ma marraine a pardonné est le meilleur que je me rappelle, me dit Madelette. Il répétait encore: "Jamais! jamais!" parce qu'il se jugeait indigne de moi, mais comme en répétant cela, il pleurait, je sentis qu'il y avait de l'espoir.

J'eus cet entretien avec Madelette un jour que le harsard m'avait conduit au-delà de Cambou, dans la vallée de Bassebourg. Le soleil de juillet donnait à la Nive des reflets de moire et se couchait sur un grand pré où l'on faisait les foins. La chaleur était tombée: les parfums que le soir prodigue, l'odeur de l'herbe fraîchement coupée, montaient dans l'air pur comme le cristal et se mêlaient à la vapeur résineuse des jeunes sapins, dont les coteaux environnants étaient revêtus. Il y avait là une armée de faucheurs, de faneuses, de petits *pastours* coiffés de chapeaux de paille grossièrement tressée, la fourche ou le râteau à la main. L'activité se ralentissait à mesure qu'avancait la journée; en revanche les chansons et les éclats de rire partaient de tous les côtés. Comme on sentait vibrer sous cette ombreuse fraîcheur, sous ces frissons de la feuillée, l'âme infinie qu'en certains moments d'enthousiasme les êtres les moins religieux éprouvent le besoin d'adorer avec des sanglots!

Au milieu du pré était une pesante charrette dont la cime de foin habilement équilibrée portait une couronne de femmes et d'enfants. A la tête des deux mules qui y étaient attelées, un magnifique garçon s'appuyait avec majesté quasi impériale sur son bâton armé d'une aiguille. Il avait la tête nue; le hâle ne mordait pas ce teint toujours bronzé, et je regardais avec admiration son profil olympien et sa haute stature se découper sur l'horizon, en me disant que c'était bien là le véritable roi de la création, l'homme dans sa liberté et dans sa force, travaillant aux choses des champs sous l'œil de Dieu. Tout en se tournant de temps en temps pour débarrasser ses mules des mouches qui les harcelaient, ou pour lancer une fourchée de foin sur la charrette, il souriait d'un air heureux à une femme assise non loin de là, entre deux grosses meules vertes. En approchant, je reconnus Madelette. La maternité lui donnait le droit de rester oisive, et elle défendait contre les sauterelles et les bourdons un enfant nouveau-né, à demi enseveli sous les anémones sauvages. La lumière jouait sur les cils fermés du marmot, déjà robuste et coloré; un grillon chantait au-dessus de sa tête, comme pour bercer son sommeil d'ange. Je m'assis à côté de Madelette.

—On n'a pas besoin de vous demander si vous êtes satisfaite de votre sort, lui dis-je.

—Ah! s'écria-t-elle avec transport, que c'est bon de vivre!

Dans leur ivresse, ces paroles n'exprimaient qu'à demi la félicité chaste et sereine qui reflétait ses beaux grands yeux. Je la mis sur le chapitre du passé. Elle y revint, sans embarras, sans réticences, non sans plaisir, je crois, comme un voyageur arrivé au port revient sur les dangers et les fatigues dont il a triomphé. Je ne sais comment il se fit que je prononçai le nom de Cyrille. Un nuage passa aussitôt sur les traits de Madelette; un remords effleurait sans doute son cœur.

—Cyrille est entré au grand séminaire, comme sa mère l'avait toujours souhaité. Il doit être demain ordonné sous-diacre.

—Madelette ne vous dit pas qu'elle est pour sa tante Cabarous la plus tendre des filles, ajouta Mme de la Vernède, qui était venue nous rejoindre.

—C'est tout ce que je puis faire pour obtenir son pardon, murmura la jeune femme en pensant à l'abbé.

Elle s'essuya les yeux et resta passive; mais au même instant le signal du départ fut donné par José, la charrette se mit en branle, le jeune père vint prendre son enfant, et la gaité reparut sur les lèvres de Madelette comme elle se leva pour le suivre. En la voyant s'éloigner, la main dans celle de cet homme indomptable qu'elle avait amené à ne plus haïr ni envier personne, à goûter les joies du travail et du foyer, je me pris à réfléchir au grand mystère qui venait de m'être révélé, et tout en reprenant le chemin de la Vernède, je me disais à moi-même:

—Il n'y a de tout-puissant que l'amour, et d'immuable que le bonheur dans la vie des champs.

Et les buissons, les myosotis du ruisseau, les mousses du sentier, les milliers d'insectes qui bruisaient sous mes pieds, à mes côtés, au-dessus de ma tête, tous les atomes vivants qui forment l'univers, se chuchotaient mes paroles comme un écho, tandis que la terre s'endormait dans le crépuscule.

FIN.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie des bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

DE TOUT UN PEU

L'ALLEMAGNE ET PORTO-RICO. Les journaux de New-York ont publié la semaine dernière une lettre de l'amiral Polo, datée de Valence (Espagne), et dans laquelle l'amiral donnait un démenti formel à tout ce qui a été inséré dans le New York Freeman's Journal au sujet de la cession de Porto Rico à la Prusse.

Nous n'avons pas voulu parler de ce démenti très circonstancié et très net sur tous les points, avant de connaître la réponse que ferait M. McMaster. Voici les passages les plus importants de cette réponse adressée au New York Herald, et publiée dans son numéro du 15 de ce mois :

" Il me répugnait beaucoup de penser que l'amiral Polo ait lu une lettre pareille à celle dont la traduction a paru dans le Herald de ce matin, et qu'il ait consenti à voir son nom figurer au bas. Je refuserai de le croire jusqu'à ce que j'aie une meilleure garantie que celle de la presse de Madrid qui a donné tant de preuves de son manque de véracité.

" J'apprécie très bien la position embarrassante de l'amiral Polo, s'il veut conserver son grade dans la marine espagnole sous Serrano. Je puis même comprendre qu'il ne désavoue pas la lettre publiée sous son nom, et datée de Valence le 17 septembre. Mais je ne crois pas qu'il l'ait signée de sa main."

M. McMaster raisonne ensuite sur les causes pour lesquelles il suspecte l'authenticité de la lettre attribuée à l'amiral Polo, puis il ajoute :

" En présence de cette lettre du 17 septembre attribué à l'amiral Polo, j'affirme de nouveau clairement et positivement ce que j'ai publié le 18 août, relativement aux dépêches échangées, au printemps dernier, entre la dictature Madrilène et l'amiral Polo.

" La dénégation de ces dépêches est un acte désespéré de la part des Serranistes, mais les positions désespérées exigent des expédients désespérés.

" J'espère que d'ici à la Noël les choses auront tourné de telle façon que je serai à même de faire savoir comment j'ai eu connaissance de ces dépêches. J'ai des motifs d'attendre, avant cette époque, des renseignements dignes de foi qui m'apprendront si l'amiral Polo a été assez inconsidéré pour autoriser la publicité du démenti donné ou son non. Si, contrairement à ma conviction, il a autorisé cette publicité, je ne puis l'attribuer qu'à la perturbation d'esprit dans laquelle il était dans les dernières semaines de son séjour à Washington.

" Je sais, Monsieur le Rédacteur, que la dictature de Serrano a été excessivement désireuse de découvrir la personne qui m'a révélé l'existence de son marché anti-patriotique avec l'Allemagne.

Comme je l'ai dit dans le temps où j'ai dévoilé l'intrigue, nulle puissance au monde ne saurait me contraindre à nommer celui qui m'a renseigné jusqu'à ce que je puisse le faire sans danger pour lui et sans nuire à la cause de la religion et d'un bon gouvernement en Espagne, laquelle est la cause du Roi Charles VII, que Dieu protège ! J. McMASTER."

Le grand état-major allemand vient de faire paraître le sixième fascicule de l'Histoire de la guerre franco-allemande. Il est consacré en entier au récit de la bataille de Gravelotte et on remarquera les éloges que M. de Moltke prodigue à l'attitude de l'armée française dans cette sanglante et mémorable bataille. M. de Moltke constate qu'il a fallu employer trois corps d'armée, comprenant près de 100,000 combattants et armés de 222 canons pour venir à bout de l'héroïque résistance du 6e corps français, commandé par le maréchal Canrobert. Il est également reconnu que l'infructueuse attaque dirigée par l'armée de Steinmetz contre le corps Lebouff et Frossard, entre quatre et cinq heures du soir, avait amené une véritable catastrophe, de même que l'assaut repoussé de la garde royale contre Saint-Privat. Une division de la garde impériale aurait certainement suffi pour percer alors la ligne prussienne entre le 9e corps et les Saxons, puisque la garde royale venait de perdre 207 officiers et 7,923 sous-officiers et soldats, plus 420 chevaux.

Les corps réunis de Canrobert et de Ladmirault, dont la force ne dépassait pas 45,000 hommes, ont fait essuyer aux quatre corps qui leur étaient opposés une perte de près de 14,000 hommes, chiffre supérieur à celui des pertes des Allemands pendant les quatre mois du siège de Paris.

M. de Moltke donne, comme chiffre des pertes dans la journée du 18 août : 899 officiers, 19,260 soldats, 1,877 chevaux et 6 médecins. Les officiers, obligés de ramener au feu leurs soldats débandés, comptent 328 tués contre 571 blessés, soit les deux cinquièmes, tandis que la proportion des soldats est de 4,908 tués contre 13,858 blessés et 493 disparus, soit moins d'un tiers.

La situation de combat des Prussiens porte 178,818 fantassins, 24,584 cavaliers et 766 canons, servis par 18,150 artilleurs (les Allemands ont en moyenne 150 hommes par batterie de combat), auxquels il faut ajouter environ 8,000 officiers non portés sur les situations. Total générale : 229,552 combattants, contre environ 100,000 combattants français.

LE SUCRE À BON MARCHÉ.—Ah ! brave épicière, vous maudissez les polissons, qui laissent tomber leur pain, par mégarde, dans un tonneau de mélasse ; que direz-vous du moyen inventé par

la veuve Mouton pour sucrer gratis son café ?

La veuve Mouton est portière ; sa loge est adossée à l'arrière-boutique d'un épicière et n'en est séparée, dans un endroit, que par une cloison en planches, derrière laquelle se trouve un rayon où sont alignés des pains de sucre. Or, entre-deux planches mal jointes, elle envoyait sur les pains de sucre de l'eau avec cet instrument vulgaire qui épouvantait si fort M. de Pourceaugnac ; puis elle plaçait un morceau de gouttière arrivant en pente douce sur un baquet ; voilà comment la brave portière se fabriqua de l'eau sucrée, qu'elle n'avait plus qu'à faire bouillir et à jeter ensuite dans son filtre sur le café en poudre.

Tel est, du moins, l'usage vraisemblable qu'elle faisait de cette eau, bien qu'à l'audience elle donne une explication de nature, suivant elle, à atténuer le délit.

Seigneur Dieu ! dit-elle, croyez-vous qu'un épicière soit dépourvu de sensibilité, d'égards pour une femme du sexe, pour traîner devant un Tribunal une personne affligée comme je le suis d'une position gênée et de migraines considérables, que je suis des journées entières sans fermer l'œil ; qu'il n'y a que l'eau sucrée et le kirchvaze qui peut être tutélaire à ma santé ; que, des fois, je n'ai pas même la force de tirer mon cordon.

M. LE PRÉSIDENT.—Vous avouez ? PRÉVENUE.—Ah pardieu ! oui ; j'ai consulté quelqueun qui m'a dit que ça me vaudrait l'honneur des indulgences de ces messieurs devant quoi j'ai l'honneur d'être jugée.

M. LE PRÉSIDENT.—Je dois vous faire remarquer qu'il vous était impossible de nier.

LA PRÉVENUE.—Je l'avoue encore sans embûche, qui sera pour moi une circonstance atténuante.

L'ÉPICIER est entendu.—Je m'apercevais, dit-il, que mes pains de sucre penchaient, s'affaissaient ; je n'y comprenais rien ; mais voyant au-dessous des endroits mouillés, je me dis : Est-ce que ce serait l'humidité ? Enfin un jour que j'étais dans l'arrière-boutique, j'entends des craquements du côté des pains de sucre ; je tourne vivement la tête, j'en vois un long de la cloison qui se casse en deux, ce qui fait perdre l'équilibre aux autres qui se mettent aussi à pencher. Je me dis : Qu'est-ce qu'il y a ? J'enlève les pains, et qu'est-ce que je vois ? une grande fente communiquant par la cloison avec un petit cabinet situé derrière la loge de la concierge ; je regarde par la fente qui était toute mouillée et le bas rempli de sucre fondu, et je vois un baquet plein d'eau avec une seringue à côté ; je cours tout de suite chez la concierge et je lui dis ce que je venais de voir ; elle a d'abord fait des grands bras, des grands yeux et des grands mots ; mais comme j'étais sûr de mon affaire, je suis entré de force dans le cabinet, j'ai goûté à l'eau du baquet : elle était sucrée ; la portière, alors, s'est décidée à me dire la vérité.

LA PORTIÈRE.—Je demande à dire un mot. M. LE PRÉSIDENT.—Qu'est-ce que c'est ? LA PORTIÈRE.—(solennellement).—Monsieur, jamais, au grand jamais, tout le monde peut le dire, et j'ai des témoins si vous en voulez, je n'ai été une femme qui est du bord de la démagogie ; je suis connue pour...

M. LE PRÉSIDENT.—Oh ! ceci n'a aucun rapport...

LA PORTIÈRE.—Pour mes opinions qui est pour l'ordre et pour l'illustre maréchal MacMahon.

M. LE PRÉSIDENT.—Personne ne parle de vos opinions.

LA PORTIÈRE.—Sous la Commune, je les ai traités de propres à rien et de soulards...

M. LE PRÉSIDENT.—Taisez-vous ! en voilà assez.

LA PORTIÈRE.—Qu'il n'était que temps de la rentrée des troupes, sans ça j'étais...

M. LE PRÉSIDENT.—La cause est entendue.

LA PORTIÈRE.—Fusillée, et je peux dire que sans mes migraines et ma position gênée...

La prévenue est condamnée à deux mois de prison.

LA PORTIÈRE.—Deux mois de prison avec des migraines comme j'en ai !

GUIZOT ET NAPOLÉON III.—Le Moniteur universel publie une lettre inédite de M. Guizot, écrite en 1860, et qui était adressée à un personnage considérable d'un pays du Nord.

" 2 mars 1860.

" Je suis charmé que mes Mémoires vous aient sérieusement intéressés. On imprime le 3e volume. Vous trouverez, je crois, que j'y parle plus souvent et bien assez de moi. Je n'ai point de fausse modestie, et là où j'ai eu quelque importance, je ne me propose point de la cacher. Mais j'ai trop d'orgueil (pardonnez-moi cette franchise) pour jamais chercher à me grandir au-delà de la vérité. Je n'ai fait dans les premières années de ma vie publique ni plus ni moins que ce que j'ai dit dans les deux premiers volumes que vous avez lus. J'ai tenu plus de place dans les époques suivantes, et d'abord de 1832 à 1836, sujet de mon troisième volume. Je dirai toute la place que j'ai tenue sans m'en rien ôter, comme je n'ai voulu rien ajouter dans l'époque antérieure.

" J'ai la confiance que vous m'approuverez de ma réserve et de ma franchise.

" En fait de figures historiques, vous avez bien raison de trouver singulière celle qui occupe en ce moment notre scène et de dire que, si on ne la comprend pas, on ne peut rien comprendre à ce qui se passe. Jamais homme n'a exercé plus d'influence sur son temps et n'en a

plus fait les événements avec moins de grandeur personnelle, soit d'esprit, soit de caractère. Lui seul répond de tout ; ses contemporains n'ont à répondre que d'une seule chose, de l'empressement ou de l'apathie avec lesquels ils le laissent faire. Ce sera bien assez pour eux dans l'histoire.

" Il commence, du reste, à être fort embarrassé de ce qu'il a fait. Il a soulevé je ne sais combien de questions qu'il ne peut résoudre ; il a fait la guerre, il a fait la paix ; et ses succès, militaires et pacifiques, ne l'ont amené qu'à une situation pleine d'embarras et d'impuissance ; il est obligé de le déclarer lui-même publiquement, et de renoncer à régler l'avenir comme il le voudrait après avoir bouleversé le présent. Je ne sais si cette expérience le dégoutera de commencer d'autres bouleversements, pour se trouver un jour aussi impuissant à les régler. Je le souhaite plus que je ne l'espère ; il est étrangement imprévoyant et aussi entêté dans ses rêves que prompt à se lasser des travaux et des ennuis de l'exécution.

..... " Signé : Guizot."

On nous fait part d'une découverte qui paraîtrait complètement incroyable si les preuves visibles et tangibles n'étaient là pour nous convaincre. Il s'agit d'un procédé qui a pour objet d'abolir la fragilité du verre. Sans entrer ici dans des détails techniques qui restent, bien entendu, à l'état de mystère, nous dirons qu'une vitre peut être précipitée à terre avec force sans se briser et qu'elle résiste même au choc violent d'une boule de métal. Du reste, on comprendra mieux l'importance de cette singulière invention quand on aura lu les extraits suivants d'une lettre écrite par l'inventeur, M. A. de la Basti, à son agent en Amérique :

" Le nouveau verre résistant à des chocs très violents et supportant sans se casser l'action du feu, de grands horizons s'ouvrent devant la nouvelle industrie.

" Vous avez comme verres plats, les vitres, les glaces, et surtout les couvertures de gares, serres, bûches, chassis, claievoies, etc., les verres de reverbères, de lanternes, etc. Vous avez ensuite les verres de lampe, les verres de montre, les verres à boire, les tasses, les soucoupes, les assiettes, les plats en verre blanc ou laiteux et même en verre ordinaire ou de couleur, les casseroles, les ustensiles de cuisine, etc., et les mille objets nouveaux que l'industrie inventera, chaque jour.

" Jamais découverte ne s'est présentée dans d'aussi belles conditions... J'ajoute que mon procédé est des plus simples et des moins dispendieux. Je m'engage à former des ouvriers américains, à envoyer tous les plans ou à les laisser relever par un ingénieur, et à donner toutes les facilités pour que l'acquéreur du brevet puisse de suite commencer son exploitation."

L'inventeur de ce nouveau et curieux procédé a pour représentant à New-York M. Aug. Weyer.

Souvenir de souverain en voyage. C'est M. Noriac qui a la parole dans le Monde Illustré : Le roi Louis-Philippe, ou plutôt les rares tournées qu'il fit après 1830, ont fourni leur côté comique.

A Dreux, où il était fort aimé, parce qu'il y était connu, la municipalité va au-devant de lui.

Coups de fusil, pompier, arcs de triomphe, rien ne manque à la fête.

Discours du maire, réponse du monarque, tout marche à souhait.

Puis le roi dépouille sa grandeur, devient bonhomme et s'inquiète des intérêts généraux ; enfin, avec sa grâce naturelle, il séduit tout le monde. Voilà le maire électrisé qui tout à coup s'écrie :

—Ah ! sire, la fête n'est pas complète. Quel malheur que vous n'ayez pas amené votre femme !

—Hélas ! monsieur le maire, je suis aussi désolé que vous, mais il fallait bien que quel- qu'un restât pour garder la maison.

NAISSANCE

A Northampton, Mass., le 4 Octobre, la Dame de M. Adolphe Ménard, Président de la Société St. Jean-Baptiste de Northampton, Mass. et agent de l'Etendard National, un fils.

MARIAGE A Joliette, le 12 Octobre courant, par le Rév. Messire P. Lajoie, curé de cette ville, M. Perrault, écrl., Notaire de Montréal, à Delle Marie-Louise Langlois, dernière fille de M. Jos. Langlois, bourgeois.

DECES A East Douglas, le 29 Septembre, après une longue maladie soufferte avec régénération, M. Octave Lari- vière, ancien agent de l'Etendard National. Il laisse pour déplorer sa perte une épouse et cinq enfants et un grand nombre d'amis qui conserveront longtemps sa mémoire.

ON DEMANDE

50 Ferblantiers et Couvreurs

NO. 280, RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

Le plus haut salaire sera payé.

Notre-Dame de Lourdes.

SA CHAPELLE.

Tous ceux qui voient aujourd'hui cette CHAPELLE, quoiqu'enore inachevée, s'accordent déjà à dire que ce sera le plus beau monument religieux en ce pays.

On nous demande s'il sera bientôt terminé. Oui, bientôt, si nous voulons, si nous le voulons tous.

Et comment le vouloir ? En faisant tous ensemble un petit sacrifice. Quel sera ce petit sacrifice ?

Celui de 25 cents pour l'achat d'un billet de la loterie ci-dessous annoncée.

Qui ne peut faire ce petit sacrifice ? Qui ne peut offrir ce petit don à la Vierge Immaculée, pour le petit Ciel qu'on lui prépare ? Des grâces, des grâces, et des grâces fortes, précieuses, étonnantes, pleuvent particulièrement de nos jours de ses mains maternelles... Ces grâces communiquent abondamment la vie, la santé aux corps et aux âmes... Qui d'entre nous n'en a pas besoin ? On ne peut douter que cette divine Vierge n'en donne particulièrement quelque chose à tous ceux qui feront quelque sacrifice pour sa CHAPELLE.

Parmi les trois choses en effet qu'Elle a demandé, à Lourdes, à Bernadette, Elle a demandé une Chapelle. C'est donc l'une des choses qui lui sourit le plus en ce monde... Qui, sur la terre, c'est sa demeure favorite, son Ciel, sa joie, son bonheur... Car c'est là qu'Elle se voit plus honorée, c'est là qu'Elle reconnaît ses vrais enfants qui viennent lui rendre leurs hommages, lui redire leur amour, leur confiance, lui parler cœur à cœur... C'est là plus qu'ailleurs qu'Elle nous aime, qu'Elle nous bénit, qu'Elle écoute nos prières, qu'Elle se montre vraiment Mère.

Encore une fois, c'est donc assurément nous mériter ses bonnes grâces, que de travailler à ériger en son honneur cette Chapelle, qui doit porter surtout un nom qui lui est si cher, le nom qu'Elle s'est donné Elle-même à Lourdes, quand Elle s'est fait connaître à Bernadette en lui disant : Je suis l'Immaculée Conception... Nous ne voulons pas nous étendre davantage sur ce sujet... En terminant nous dirons seulement :

HEUREUX CEUX QUI RÉPONDENT A NOTRE APPEL.

N. B.—Tous les dimanches et fêtes d'obligations, nous offrons le Saint Sacrifice de la Messe en l'honneur de NOTRE-DAME DE LOURDES pour tous les bienfaiteurs de cette Chapelle, également pour tous ceux qui favoriseront cette Loterie.

Loterie pour venir en aide à la construction de la Chapelle de Notre-Dame de Lourdes

COMITÉ DE DIRECTION.—C. A. Leblanc, écrl., Shérif ; A. Dubord, écrl. ; A. Jodoin fils, écrl. ; L. O. Héty, écrl., Secrétaire ; Révd. M. H. R. Lenoir, Ptre., S. S. Trésorier.

OBJETS DE LA LOTERIE

Table listing lottery prizes: Trois lots (terrains rue Berri) de \$1,200 chaque \$3,600; Un prix en or de \$500 \$500; Un prix en or de 200 200; Un prix en or de 125 125; Un prix en or de 75 75; Deux prix en or de 50 100; Quatre prix en or de 25 100; Dix prix en or de 10 100; Vingt prix en or de 5 100; Cinquante prix en or de 2 100; Cent prix en or de 1 100; Un objet en or de 25 25; Total \$5,125.

132,000 BILLETS : 25 CTS. CHAQUE.

N. B.—Les acquéreurs des lots seront à même de les garder ou de recevoir \$1,200 pour chacun de ces lots—S'ils les gardent ou les vendent, personne ne pourra bâtir sur ces terrains sans certaines conditions convenues avec le Rév. M. H. R. Lenoir.

On pourra se procurer des billets, en s'adressant soit à L. O. Héty, écrl., notaire, rue St. Jacques, No. 16, soit au Rév. M. H. R. Lenoir, au Presbytère de l'Eglise St. Jacques, rue Ste. Catherine, No. 473.

Il y a des dépôts de ces billets chez MM. Fabre et Gravel, rue Notre-Dame, No. 219.

Chez MM. Chapleau et Labelle, rue Notre-Dame, No. 174.

Chez M. Perry, coin des rues Craig et St. Laurent.

On donne le dixième à ceux qui achètent 10 billets à la fois. Ainsi pour 10 billets \$2.25, pour 20 \$4.50.

Les personnes qui désireraient nous aider à placer de ces billets sont priées de s'adresser au Rév. M. H. R. Lenoir, Montréal, rue Ste. Catherine, No. 473.

On donne le dixième aux personnes qui nous aident à vendre de ces billets.

Pour des raisons graves le tirage des billets de la loterie n'aura pas lieu dans ce mois-ci, mais le plus tôt possible.